

SIMONE WEIL

**La  
condition  
ouvrière**

COLLECTION  
ESPOIR



DIRIGÉE PAR  
ALBERT CAMUS

*Gallimard*

SIMONE WEIL

**La  
condition  
ouvrière**

COLLECTION  
ESPOIR



DIRIGÉE PAR  
ALBERT CAMUS

**Gallimard**

*4<sup>e</sup> édition*

c'est comment tout cela peut devenir humain : car si le travail parcellaire n'était pas à la tâche, l'ennui qui s'en dégage annihilerait l'attention, occasionnerait une lenteur considérable et des tas de loupés. Et si le travail n'était pas parcellaire... Mais je n'ai pas le temps de développer tout cela par lettre. Seulement, quand je pense que les grands chefs bolcheviks prétendaient créer une classe ouvrière *libre* et qu'aucun d'eux — Trotsky sûrement pas, Lénine je ne crois pas non plus — n'avait sans doute mis le pied dans une usine et par suite n'avait la plus faible idée des conditions réelles qui déterminent la servitude ou la liberté pour les ouvriers — la politique m'apparaît comme une sinistre rigolade.

Je dois dire que tout cela concerne le travail non qualifié. Sur le travail qualifié, j'ai encore à peu près tout à apprendre. Ça va venir, j'espère.

Pour moi, cette vie est assez dure, à parler franchement. D'autant que les maux de tête n'ont pas eu la complaisance de me quitter pour faciliter l'expérience — et travailler à des machines avec des maux de tête, c'est pénible. C'est seulement le samedi après-midi et le dimanche que je respire, me retrouve moi-même, réacquiers la faculté de rouler dans mon esprit des morceaux d'idées. D'une manière générale, la tentation la plus difficile à repousser, dans une pareille vie, c'est celle de renoncer tout à fait à penser : on sent si bien que c'est l'unique moyen de ne plus souffrir ! D'abord de ne plus souffrir moralement. Car la situation même efface automatiquement les sentiments de révolte : faire son travail avec irritation, ce serait le faire mal, et se condamner à crever de faim ; et on n'a personne à qui s'attaquer en dehors du travail lui-même. Les chefs, on ne peut pas se permettre d'être insolent avec eux, et d'ailleurs bien souvent ils n'y donnent même pas lieu. Ainsi il ne reste pas d'autre sentiment possible à l'égard de son propre sort que la tristesse. Alors on est tenté de perdre purement et simplement conscience de tout ce qui n'est pas le train-train vulgaire et quotidien de la vie. Physiquement aussi, sombrer, en dehors des heures de travail, dans une demi-somnolence est une grande tentation. J'ai le plus grand respect pour les ouvriers qui arrivent à se donner une culture. Ils sont le plus souvent costauds, c'est vrai. Quand même, il faut qu'ils aient quelque chose dans le ventre. Aussi est-ce de plus en plus rare, avec les progrès de la rationalisation. Je me

franchement. Non, nullement; c'est l'effort d'écrire, simplement, qui était trop lourd. Ce que ta grande lettre a remué en moi, c'est l'envie de te dire que je suis profondément avec toi, que c'est de ton côté que me porte tout mon instinct de fidélité à l'amitié.

.....

Mais avec tout ça je comprends des choses que peut-être tu ne comprends pas, parce que tu es trop différente. Vois-tu, tu vis tellement dans l'instant — et je t'aime pour ça — que tu ne te représentes pas peut-être ce que c'est que de concevoir toute sa vie devant soi, et de prendre la résolution ferme et constante d'en faire quelque chose, de l'orienter d'un bout à l'autre par la volonté et le travail dans un sens déterminé. Quand on est comme ça — moi, je suis comme ça, alors je sais ce que c'est — ce qu'un être humain peut vous faire de pire au monde, c'est de vous infliger des souffrances qui brisent la vitalité et par conséquent la capacité de travail.

.....

Je ne sais que trop (à cause de mes maux de tête) ce que c'est que de savourer ainsi la mort tout vivant; de voir des années s'étendre devant soi, d'avoir mille fois de quoi les remplir, et de penser que la faiblesse physique forcera à les laisser vides, que les franchir simplement jour par jour sera une tâche écrasante.

.....

J'aurais voulu te parler un peu de moi, je n'en ai plus le temps. J'ai beaucoup souffert de ces mois d'esclavage, mais je ne voudrais pour rien au monde ne pas les avoir traversés. Ils m'ont permis de m'éprouver moi-même et de toucher du doigt tout ce que je n'avais pu qu'imaginer. J'en suis sortie bien différente de ce que j'étais quand j'y suis entrée — physiquement épuisée, mais moralement endurcie (tu comprendras en quel sens je dis ça).

Ecris-moi à Paris. Je suis nommée à Bourges. C'est loin. On n'aura guère la possibilité de se voir.

.....

Je t'embrasse.

SIMONE.

Chère Albertine,

Ça me fait du bien de recevoir un mot de toi. Il y a des choses, il me semble, pour lesquelles on ne se comprend que toi et moi. Tu vis encore; ça, tu ne peux pas savoir comme j'en suis heureuse. . . . . Tu méritais bien de te libérer. La vie les vend cher, les progrès qu'elle fait faire. Presque toujours au prix de douleurs intolérables.

.....

Tu sais, j'ai une idée qui me vient juste à l'instant. Je nous vois toutes les deux, pendant les vacances, avec quelques sous en poche, marchant le long des routes, des chemins et des champs, sac au dos. On coucherait des fois dans les granges. Des fois on donnerait un coup de main pour la moisson, en échange de la nourriture. . . . . Qu'en dis-tu?

.....

Ce que tu écris de l'usine m'est allé droit au cœur. C'est ça que je sentais, moi, depuis mon enfance. C'est pour ça qu'il a fallu que je finisse par y aller, et ça me faisait de la peine, avant, que tu ne comprennes pas. Mais une fois dedans, comme c'est autre chose! Maintenant, c'est comme ceci que je sens la question sociale : une usine, cela doit être ce que tu as senti ce jour-là à Saint-Chamond, ce que j'ai senti si souvent, un endroit où on se heurte durement, douloureusement, mais quand même joyeusement à la vraie vie. Pas cet endroit morne où on ne fait qu'obéir, briser sous la contrainte tout ce qu'on a d'humain, se courber, se laisser abaisser au-dessous de la machine.

Une fois j'ai senti pleinement, dans l'usine, ce que j'avais pressenti, comme toi, du dehors. A ma première boîte. Imagine-moi devant un grand four, qui crache au-dehors des flammes et des souffles embrasés que je reçois en plein visage. Le feu sort de cinq ou six trous qui sont dans le bas du four. Je me mets en plein devant pour enfourner une trentaine de grosses bobines de cuivre qu'une ouvrière italienne, au visage courageux et ouvert, fabrique à côté de moi; c'est pour les trams et les métros, ces bobines. Je dois faire bien attention qu'aucune des bobines ne tombe dans un des trous, car elle y fondrait; et pour ça, il faut que je me mette en plein en face du four,

et que jamais la douleur des souffles enflammés sur mon visage et du feu sur mes bras (j'en porte encore la marque) ne me fasse faire un faux mouvement. Je baisse le tablier du four; j'attends quelques minutes; je relève le tablier et avec un crochet je retire les bobines passées au rouge, en les attirant à moi très vite (sans quoi les dernières retirées commenceraient à fondre), et en faisant bien plus attention encore qu'à aucun moment un faux mouvement n'en envoie une dans un des trous. Et puis ça recommence. En face de moi un soudeur, assis, avec des lunettes bleues et un visage grave travaille minutieusement; chaque fois que la douleur me contracte le visage, il m'envoie un sourire triste, plein de sympathie fraternelle, qui me fait un bien indicible. De l'autre côté, une équipe de chaudronniers travaille autour de grandes tables; travail accompli en équipe, fraternellement, avec soin et sans hâte; travail très qualifié, où il faut savoir calculer, lire des dessins très compliqués, appliquer des notions de géométrie descriptive. Plus loin, un gars costaud frappe avec une masse sur des barres de fer en faisant un bruit à fendre le crâne. Tout ça, dans un coin tout au bout de l'atelier, où on se sent chez soi, où le chef d'équipe et le chef d'atelier ne viennent pour ainsi dire jamais. J'ai passé là 2 ou 3 heures à 4 reprises (je m'y faisais de 7 à 8 fr. l'heure — et ça compte, ça, tu sais!) La première fois, au bout d'1 heure 1/2, la chaleur, la fatigue, la douleur m'ont fait perdre le contrôle de mes mouvements; je ne pouvais plus descendre le tablier du four. Voyant ça, tout de suite un des chaudronniers (tous de chics types) s'est précipité pour le faire à ma place. J'y retournerais tout de suite, dans ce petit coin d'atelier, si je pouvais (ou du moins dès que j'aurais retrouvé des forces). Ces soirs-là, je sentais la joie de manger un pain qu'on a gagné.

Mais ça a été unique dans mon expérience de la vie d'usine. Pour moi, moi personnellement, voici ce que ça a voulu dire, travailler en usine. Ça a voulu dire que toutes les raisons extérieures (je les avais cru intérieures, auparavant) sur lesquelles s'appuyaient pour moi le sentiment de ma dignité, le respect de moi-même ont été en deux ou trois semaines radicalement brisées sous le coup d'une contrainte brutale et quotidienne. Et ne crois pas qu'il en soit résulté en moi des mouvements de révolte. Non, mais au contraire la chose au monde que j'attendais le moins

de moi-même — la docilité. Une docilité de bête de somme résignée. Il me semblait que j'étais née pour attendre, pour recevoir, pour exécuter des ordres — que je n'avais jamais fait que ça — que je ne ferais jamais que ça. Je ne suis pas fière d'avouer ça. C'est le genre de souffrances dont aucun ouvrier ne parle : ça fait trop mal même d'y penser. Quand la maladie m'a contrainte à m'arrêter, j'ai pris pleinement conscience de l'abaissement où je tombais, je me suis juré de subir cette existence jusqu'au jour où je parviendrais, en dépit d'elle, à me ressaisir. Je me suis tenu parole. Lentement, dans la souffrance, j'ai reconquis à travers l'esclavage le sentiment de ma dignité d'être humain, un sentiment qui ne s'appuyait sur rien d'extérieur cette fois, et toujours accompagné de la conscience que je n'avais aucun droit à rien, que chaque instant libre de souffrances et d'humiliations devait être reçu comme une grâce, comme le simple effet de hasards favorables.

Il y a deux facteurs, dans cet esclavage : la vitesse et les ordres. La vitesse : pour « y arriver » il faut répéter mouvement après mouvement à une cadence qui, étant plus rapide que la pensée, interdit de laisser cours non seulement à la réflexion, mais même à la rêverie. Il faut, en se mettant devant sa machine, tuer son âme pour 8 heures par jour, sa pensée, ses sentiments, tout. Est-on irrité, triste ou dégoûté, il faut ravalé, refouler tout au fond de soi irritation, tristesse ou dégoût : ils ralentiraient la cadence. Et la joie de même. Les ordres : depuis qu'on pointe en entrant jusqu'à ce qu'on pointe en sortant, on peut à chaque moment recevoir n'importe quel ordre. Et toujours il faut se taire et obéir. L'ordre peut être pénible ou dangereux à exécuter, ou même inexécutable; ou bien deux chefs donner des ordres contradictoires; ça ne fait rien : se taire et plier. Adresser la parole à un chef — même pour une chose indispensable — c'est toujours, même si c'est un brave type (même les braves types ont des moments d'humeur) s'exposer à se faire rabrouer; et quand ça arrive, il faut encore se taire. Quant à ses propres accès d'énervement et de mauvaise humeur, il faut les ravalé; ils ne peuvent se traduire ni en paroles ni en gestes, car les gestes sont à chaque instant déterminés par le travail. Cette situation fait que la pensée se recroqueville, se rétracte, comme la chair se rétracte devant un bistouri. On ne peut pas être « conscient ».

Tout ça, c'est pour le travail non qualifié, bien entendu. (Surtout celui des femmes.)

Et à travers tout ça un sourire, une parole de bonté, un instant de contact humain ont plus de valeur que les amitiés les plus dévouées parmi les privilégiés grands ou petits. Là seulement on sait ce que c'est que la fraternité humaine. Mais il y en a peu, très peu. Le plus souvent, les rapports même entre camarades reflètent la dureté qui domine tout là dedans.

Allons, assez bavardé. J'écrirais des volumes sur tout ça.

S. W.

Je voulais te dire aussi : le passage de cette vie si dure à ma vie actuelle, je sens que ça me corrompt. Je comprends ce que c'est qu'un ouvrier qui devient « permanent », maintenant. Je réagis tant que je peux. Si je me laissais aller, j'oublierais tout, je m'installerais dans mes privilèges sans vouloir penser que ce sont des privilèges. Sois tranquille, je ne me laisse pas aller. A part ça, j'y ai laissé ma gaîté, dans cette existence; j'en garde au cœur une amertume ineffaçable. Et quand même, je suis heureuse d'avoir vécu ça.

Garde cette lettre — je te la redemanderai peut-être si, un jour, je veux rassembler tous mes souvenirs de cette vie d'ouvrière. Pas pour publier quelque chose là-dessus (du moins je ne pense pas), mais pour me défendre moi-même de l'oubli. C'est difficile de ne pas oublier, quand on change si radicalement de manière de vivre.

## LETTRE A UNE ÉLÈVE

(1934)

Chère petite,

Il y a longtemps que je veux vous écrire, mais le travail d'usine n'incite guère à la correspondance. Comment avez-vous su ce que je faisais? Par les sœurs Déricu, sans doute? Peu importe, d'ailleurs, car je voulais vous le dire. Vous, du moins, n'en parlez pas, même pas à Marinette, si ce n'est déjà fait. C'est ça le « contact avec la vie réelle » dont je vous parlais. Je n'y suis arrivée que par faveur; un de mes meilleurs copains connaît l'administrateur-délégué de la Compagnie, et lui a expliqué mon désir; l'autre a compris, ce qui dénote une largeur d'esprit tout à fait exceptionnelle chez cette espèce de gens. De nos jours, il est presque impossible d'entrer dans une usine sans certificat de travail — surtout quand on est, comme moi, lent, maladroit et pas très costaud.

Je vous dis tout de suite — pour le cas où vous auriez l'idée d'orienter votre vie dans une direction semblable — que, quel que soit mon bonheur d'être arrivée à travailler en usine, je ne suis pas moins heureuse de n'être pas enchaînée à ce travail. J'ai simplement pris une année de congé « pour études personnelles ». Un homme, s'il est très adroit, très intelligent et très costaud, peut à la rigueur espérer, dans l'état actuel de l'industrie française, arriver dans l'usine à un poste où il lui soit permis de travailler d'une manière intéressante et humaine; et encore les possibilités de cet ordre diminuent de jour en jour avec les progrès de la rationalisation. Les femmes, elles, sont parquées dans un travail tout à fait machinal, où on ne demande que de la rapidité. Quand je dis machinal, ne croyez pas qu'on puisse rêver à autre chose en le faisant, encore moins réfléchir. Non, le tragique de cette situation, c'est que le travail est trop machinal pour offrir matière

à la pensée, et que néanmoins il interdit toute autre pensée. Penser, c'est aller moins vite; or il y a des normes de vitesse, établies par des bureaucrates impitoyables, et qu'il faut réaliser, à la fois pour ne pas être renvoyé et pour gagner suffisamment (le salaire étant aux pièces). Moi, je n'arrive pas encore à les réaliser, pour bien des raisons : le manque d'habitude, ma maladresse naturelle, qui est considérable, une certaine lenteur naturelle dans les mouvements, les maux de tête, et une certaine manie de penser dont je n'arrive pas à me débarrasser... Aussi je crois qu'on me mettrait à la porte sans une protection d'en haut. Quant aux heures de loisir, théoriquement on en a pas mal, avec la journée de 8 heures; pratiquement elles sont absorbées par une fatigue qui va souvent jusqu'à l'abrutissement. Ajoutez, pour compléter le tableau, qu'on vit à l'usine dans une subordination perpétuelle et humiliante, toujours aux ordres des chefs. Bien entendu, tout cela fait plus ou moins souffrir, selon le caractère, la force physique, etc.; il faudrait des nuances; mais enfin, en gros, c'est ça.

Ça n'empêche pas que — tout en souffrant de tout cela — je suis plus heureuse que je ne puis dire d'être là où je suis. Je le désirais depuis je ne sais combien d'années, mais je ne regrette pas de n'y être arrivée que maintenant, parce que c'est maintenant seulement que je suis en état de tirer de cette expérience tout le profit qu'elle comporte pour moi. J'ai le sentiment, surtout, de m'être échappée d'un monde d'abstractions et de me trouver parmi des hommes réels — bons ou mauvais, mais d'une bonté ou d'une méchanceté véritable. La bonté surtout, dans une usine, est quelque chose de réel quand elle existe; car le moindre acte de bienveillance, depuis un simple sourire jusqu'à un service rendu, exige qu'on triomphe de la fatigue, de l'obsession du salaire, de tout ce qui accable et incite à se replier sur soi. De même la pensée demande un effort presque miraculeux pour s'élever au-dessus des conditions dans lesquelles on vit. Car ce n'est pas là comme à l'université, où on est payé pour penser ou du moins pour faire semblant; là, la tendance serait plutôt de payer pour ne pas penser; alors, quand on aperçoit un éclair d'intelligence, on est sûr qu'il ne trompe pas. En dehors de tout cela, les machines par elles-mêmes m'attirent et m'intéressent vivement. J'ajoute que je suis en usine principalement pour me renseigner sur un certain nombre de

questions fort précises qui me préoccupent, et que je ne puis vous énumérer.

Assez parlé de moi. Parlons de vous. Votre lettre m'a effrayée. Si vous persistez à avoir pour principal objectif de connaître toutes les sensations possibles — car, comme état d'esprit passager, c'est normal à votre âge — vous n'irez pas loin. J'aimais bien mieux quand vous disiez aspirer à prendre contact avec la vie réelle. Vous croyez peut-être que c'est la même chose; en fait, c'est juste le contraire. Il y a des gens qui n'ont vécu que de sensations et pour les sensations; André Gide en est un exemple. Ils sont en réalité les dupes de la vie, et, comme ils le sentent confusément, ils tombent toujours dans une profonde tristesse où il ne leur reste d'autre ressource que de s'étourdir en se mentant misérablement à eux-mêmes. Car la réalité de la vie, ce n'est pas la sensation, c'est l'activité — j'entends l'activité et dans la pensée et dans l'action. Ceux qui vivent de sensations ne sont, matériellement et moralement, que des parasites par rapport aux hommes travailleurs et créateurs, qui seuls sont des hommes. J'ajoute que ces derniers, qui ne recherchent pas les sensations, en reçoivent néanmoins de bien plus vives, plus profondes, moins artificielles et plus vraies que ceux qui les recherchent. Enfin la recherche de la sensation implique un égoïsme qui me fait horreur, en ce qui me concerne. Elle n'empêche évidemment pas d'aimer, mais elle amène à considérer les êtres aimés comme de simples occasions de jouir ou de souffrir, et à oublier complètement qu'ils existent par eux-mêmes. On vit au milieu de fantômes. On rêve au lieu de vivre.

En ce qui concerne l'amour, je n'ai pas de conseils à vous donner, mais au moins des avertissements. L'amour est quelque chose de grave où l'on risque souvent d'engager à jamais et sa propre vie et celle d'un autre être humain. On le risque même toujours, à moins que l'un des deux ne fasse de l'autre son jouet; mais en ce dernier cas, qui est fort fréquent, l'amour est quelque chose d'odieux. Voyez-vous, l'essentiel de l'amour, cela consiste en somme en ceci qu'un être humain se trouve avoir un besoin vital d'un autre être — besoin réciproque ou non, durable ou non, selon les cas. Dès lors le problème est de concilier un pareil besoin avec la liberté, et les hommes se sont débattus dans ce problème depuis des temps immémoriaux. C'est pourquoi l'idée de rechercher l'amour pour

boulot, si on cherche une boîte, etc., c'est toujours en courant. Il y a une chaîne (c'est la première fois que j'en vois une, et cela m'a fait mal) où on a, m'a dit une ouvrière, *doublé* le rythme depuis 4 ans; et aujourd'hui encore le contremaître a remplacé une ouvrière de la chaîne à sa machine et a travaillé 10 m. à toute allure (ce qui est bien facile quand on se repose après) pour lui prouver qu'elle devait aller encore plus vite. Hier soir, en sortant, j'étais dans un état que vous pouvez imaginer (heureusement les maux de tête du moins me laissaient du répit); au vestiaire, j'ai été étonnée de voir que les ouvrières étaient encore capables de babiller, et ne semblaient pas avoir au cœur la rage concentrée qui m'avait envahie. Quelques-unes pourtant (2 ou 3) m'ont exprimé des sentiments de cet ordre. Ce sont celles qui sont malades, et ne peuvent pas se reposer. Vous savez que le pédalage exigé par les presses est quelque chose de très mauvais pour des femmes; une ouvrière m'a dit qu'ayant eu une salpingite, elle n'a pas pu obtenir d'être mise ailleurs que sur les presses. Maintenant, elle est enfin ailleurs qu'aux machines, mais la santé définitivement démolie.

En revanche, une ouvrière qui est à la chaîne, et avec qui je suis rentrée en tram, m'a dit qu'au bout de quelques années, ou même d'un an, on arrive à ne plus souffrir, bien qu'on continue à se sentir abruti. C'est à ce qu'il me semble le dernier degré de l'avilissement. Elle m'a expliqué comment elle et ses camarades étaient arrivées à se laisser réduire à cet esclavage (je le savais bien, d'ailleurs). Il y a 5 ou 6 ans, m'a-t-elle dit, on se faisait 70 fr. par jour, et « pour 70 fr. on aurait accepté n'importe quoi, on se serait crevé ». Maintenant encore certaines qui n'en ont pas absolument besoin sont heureuses d'avoir, à la chaîne, 4 fr. l'heure et des primes. Qui donc, dans le mouvement ouvrier ou soi-disant tel, a eu le courage de penser et de dire, pendant la période des hauts salaires, qu'on était en train d'avilir et de corrompre la classe ouvrière? Il est certain que les ouvriers ont mérité leur sort : seulement la responsabilité est collective, et la souffrance est individuelle. Un être qui a le cœur bien placé doit pleurer des larmes de sang s'il se trouve pris dans cet engrenage.

Quant à moi, vous devez vous demander ce qui me permet de résister à la tentation de m'évader, puisque aucune nécessité ne me soumet à ces souffrances. Je vais





la poulie qui s'est déplacée, c'est pour ça que la courroie s'en va. » Biol, regardant pensivement la courroie, commence une phrase : « Non... » et Mouq. l'interrompt : « Ce n'est pas non que je dis, moi, c'est oui. Quand même!... » Biol, sans répliquer un mot, va chercher le type chargé de réparer. Pour moi, forte envie de gifler Mouquet pour sa réaction d'officier et son ton humiliant d'autorité. (Par la suite j'apprends que Biol est universellement regardé comme une sorte de *minus habens*.)

2° L'après-midi, tout d'un coup, l'outil emporte une pièce, et je n'arrive pas à la déplacer. Une petite tige empêchant de tomber la barre qui est au-dessus de l'outil avait glissé hors de son trou, et je ne l'avais pas vue; l'outil s'était ainsi enfoncé dans la pièce. Biol me parle comme si c'était de ma faute.

Mardi à 1 h., distribution de tracts du syndicat unitaire. Pris, avec un sentiment de plaisir visible (et que je partage) par presque tous les hommes et pas mal de femmes. Sourire de l'Italienne. Le gars chanteur... On le tient à la main avec ostentation, plusieurs le lisent en entrant dans l'usine. Contenu idiot.

Histoire entendue : un ouvrier a fait des bobines avec le crochet trop court d'un centimètre. Le chef d'atelier (Mouq.) lui dit : « Si elles sont foutues, vous êtes foutu. » Mais par hasard une *autre* commande comportait juste de telles bobines, et l'ouvrier est gardé...

L'épuisement finit par me faire oublier les raisons véritables de mon séjour en usine, rend presque invincible pour moi la tentation la plus forte que comporte cette vie : celle de ne plus penser, seul et unique moyen de ne pas en souffrir. C'est seulement le samedi après-midi et le dimanche que me reviennent des souvenirs, des lambeaux d'idées, que je me souviens que je suis *aussi* un être pensant. Effroi qui me saisit en constatant la dépendance où je me trouve à l'égard des circonstances extérieures : il suffirait qu'elles me contraignent un jour à un travail sans repos hebdomadaire — ce qui après tout est toujours possible — et je deviendrais une bête de somme, docile et résignée (au moins pour moi). Seul le sentiment de la fraternité, l'indignation devant les injustices infligées à autrui subsistent intacts — mais jusqu'à quel point tout cela résisterait-il à la longue? — Je ne suis pas loin de conclure que le salut de l'âme d'un ouvrier dépend d'abord de sa constitution physique. Je ne vois pas comment ceux

qui ne sont pas costauds peuvent éviter de tomber dans une forme quelconque de désespoir — soulerie, ou vagabondage, ou crime, ou débauche, ou simplement, et bien plus souvent, abrutissement — (et la religion?).

La révolte est impossible, sauf par éclairs (je veux dire même à titre de sentiment). D'abord, contre quoi? On est seul avec son travail, on ne pourrait se révolter que contre lui — or travailler avec irritation, ce serait mal travailler, donc crever de faim. Cf. l'ouvrière tuberculeuse renvoyée pour avoir loupé une commande. On est comme les chevaux qui se blessent eux-mêmes dès qu'ils tirent sur le mors — et on se courbe. On perd même conscience de cette situation, on la subit, c'est tout. Tout réveil de la pensée est alors douloureux.

La jalousie entre ouvriers. La conversation entre le grand blond avantageux et Mimi, accusée de s'être dépêchée afin d'arriver à point pour la « bonne commande ». — Mimi à moi : « Vous n'êtes pas jalouse, vous avez tort. » Elle dit pourtant ne pas l'être — mais peut-être l'est-elle quand même.

Cf. incident avec la rouquine, mardi soir. Réclame un travail qu'Illion est en train de me donner, comme s'étant arrêtée avant moi (mais elle a une commande en train, seulement interrompue; elle ne le dit à Illion que quand je me suis éloignée...). Le boulot est mauvais (0, 56 %, pièces à mettre à une butée si plate qu'il est presque impossible de voir si elle y est bien); cependant je dois faire un effort sur moi-même pour le lui céder, car j'ai entre une heure et trois heures de retard. Mais sûrement, quand elle a vu que le boulot était mauvais, elle a pensé que c'était là la raison pour laquelle je le lui avais cédé.

La même rouquine, au temps des mises à pied, ne tenait pas du tout à ce qu'on en exempte celles seules et avec gosses.

Je ne trouve rien d'autre. Robert me refuse un travail parce que, dit-il, je louperais la moitié. Je vais donc simplement causer avec le magasinier, bien contente en un sens, car je suis à bout.

Le mardi soir de la 7<sup>e</sup> semaine (15 janvier) Baldenweck me diagnostique une otite, Je me transporte jeudi rue Auguste-Comte où je reste la 8<sup>e</sup> et la 9<sup>e</sup> semaine. 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> j. jusqu'à vendredi à Montana, en Suisse, où je vois le frère de A. L. et Fehling. Je rentre rue Lecourbe

à la machine (et ailleurs?) mal exprimé. Que chaque main ne fasse qu'une opération simple. Ex. travail sur bandes métalliques : une main pousse, une autre appuie à la butée. Plaques de tôle : ne pas tenir avec la main; laisser reposer sur la main, appuyer vers la butée avec le pouce. Ruban à polir : appuyer avec une main, tirer avec une autre, laisser le ruban tourner la pièce, etc.

### *Transformations souhaitables.*

Des machines-outils diverses se côtoyant dans un même atelier. Le montage à côté. La disposition de l'usine visant à donner à chaque travailleur une vue d'ensemble (cela suppose évidemment la suppression du système des régleurs).

Spécialisations dégradantes :

De l'ouvrier — de la machine — des parties d'usines [des ingénieurs?]

### *Organisation de l'usine.*

Manque de tabourets, de caisses, de pots d'huile.

Chronométrage fantaisiste. Et ce sont les tâches misérablement payées pour lesquelles on se fatigue le plus, parce qu'on tend toutes ses forces, jusqu'à l'extrême limite, pour ne pas couler le bon. (Cf. conv. avec Mimi, mardi 7<sup>e</sup> sem.) On s'épuise, on se crève pour 2 fr. l'heure. Et non parce qu'on fait une tâche qui exige qu'on s'y crève; non, seulement à cause du caprice et de la négligence du chrono. On se crève sans qu'aucun résultat, soit subjectif (salaire), soit objectif (œuvre accomplie) corresponde à la peine. Là, on se sent vraiment esclave, humilié jusqu'au plus profond de soi.

Pommera, lui, estime le chronométrateur (Souchal); l'excuse en disant que son métier est impossible, pris comme il est entre la direction et les ouvrières. D'abord, dit-il, quand Souchal est derrière les ouvrières, elles en mettent un coup. Il y a aussi la question des temps faux : un bon non coulé ne peut jamais être rectifié par la suite.

Pour chaque tâche, il y a une quantité limitée — et faible — de fautes possibles, susceptibles les unes de casser l'outil, les autres de loucher la pièce. En ce qui concerne l'outil, il n'y a même que quelques fautes possibles par

*Ouvrières :*

M<sup>me</sup> Forestier — Mimi — sœur de Mimi — Admiratrice de Tolstoï — Eugénie — Louise, sa copine (jeune veuve avec 2 gosses) — Nénette — rouquine (Joséphine) — Chat — blonde aux 2 gosses — séparée de son mari — mère du gosse brûlé — celle qui m'a donné un petit pain — celle qui est atteinte de bronchite chronique — celle qui a perdu un gosse et est heureuse de n'en point avoir, et a perdu « heureusement » son 1<sup>er</sup> mari tuberculeux depuis 8 ans (c'est Eugénie!) — Italienne (la plus symp. de beaucoup) — Alice (la plus ant. de beaucoup) — Dubois (Oh, ma mère! si tu me voyais!) — celle qui est malade, vit seule (qui m'a donné l'adresse de Puteaux) — décolleteuse qui chante — décolleteuse aux 2 gosses et au mari malade.

Mimi — 26 ans — mariée depuis 8 ans à un gars du bâtiment (connu à Angers), qui a fait 2 ans chez Citroën et est à présent chômeur, quoique bon ouvrier. Travaillait à Angers dans un tissage (11 fr. par jour!). Chez A. depuis 6 ans. A pris 6 mois à acquérir un rythme assez rapide pour « gagner sa vie » — au cours desquels elle a pleuré bien souvent, croyant qu'elle n'y arriverait jamais. A travaillé encore 1 an 1/2, quoique vite et bien, dans un état de nervosité perpétuelle (peur de mal faire). Au bout de 2 ans seulement est devenue assez sûre d'elle pour « ne pas s'en faire ».

Une de ses premières réflexions (je lui disais être exaspérée par l'ignorance de ce que je fais) : « On nous prend pour des machines... d'autres sont là pour penser pour nous... » (exactement le mot de Taylor, mais avec amertume).

Pas d'amour-propre professionnel. Cf. sa réponse le jeudi de la 6<sup>e</sup> semaine.

Incomparablement moins vulgaire que la moyenne.

Nénette (M<sup>me</sup> A., 35 ans environ (?). Fils de 13 ans, fille de 6 1/2 ans. Veuve. Plaisanteries et confidences à faire rougir un corps de garde, forment presque toute sa conversation. Vivacité et vitalité extraordinaire. Bonne ouvrière : se fait presque tj. plus de 4 fr. Dans la boîte depuis 2 ans.

Mais — respect immense pour l'instruction (parle de son fils « tj. en train de lire »).

Sa gaîté assez vulgaire disparaît la semaine où elle est presque tout le temps à l'arrêt. « Il faut compter sou par sou. »

Dit de son fils : « L'idée de l'envoyer à l'atelier, je ne sais pas ce que ça me fait » (pourtant un observateur superficiel pourrait croire qu'elle est heureuse à l'atelier).

Joséphine.

Eugénie.

Ouvriers :

Le magasinier (Pommer).

Histoire : né à la campagne — famille de 12 enfants — gardait les vaches à 9 ans — a attrapé son certificat d'études à 12 ans. N'a jamais travaillé en usine avant la guerre : travaillait dans des garages — n'a jamais fait d'apprentissage, ni eu d'autre culture technique ou générale que celle qu'il s'est donnée dans les cours du soir. A fait la guerre (déjà marié) dans les chasseurs alpins, comme chef de section (?). A perdu à ce moment les quelques sous qu'il avait ramassés, et a dû en conséquence travailler en usine en rentrant. J'ignore ce qu'il a fait les 4 premières années. Mais, après, il a été 6 ans régleur aux presses, dans une autre boîte. Et les 6 dernières années, magasinier du magasin des outils à l'Alst. Partout, dit-il, il a été bien tranquille. Néanmoins, il ne me souhaite pas de rester dans les machines aussi longtemps que lui.

Travail :

Donne les outils marqués sur la commande (ça, n'importe qui pourrait le faire).

Modifie parfois la commande, en indiquant d'autres outils permettant de remplacer, par exemple, 3 opérations par 2, d'où économie pour la maison. Ça lui est arrivé à plusieurs reprises. (Il faut être rudement sûr de soi!) Aussi a-t-il la sécurité que comporte la conscience d'être un homme précieux, et que personne n'oserait embêter.

Culture :

Technique : connaît le tour — la fraiseuse — l'ajustage. Explique merveilleusement bien comment il faut s'y prendre (à la différence des régleurs).

Générale? S'exprime fort bien. Mais quoi d'autre?

Violoniste — grand blond — gars du four — lecteur de l'Auto — gentil type du perçage — petit gars qui m'a mise au four — jeune italien — mon « fiancé » — type en gris de la cisaille — jeune cisailleur. Bretonnet — nouveau manœuvre — gars du transport aérien — équipe de 2 à la réparation des machines (....) [machine à Biol, machine à Ilion].

## AET.

Solidarité ouvrière? pas de solidarité anonyme (ex. Louissette...).	} Contrôle ouvrier sur la comptabilité?	
Leur donner le sentiment qu'ils ont quelque chose d'eux-mêmes à donner.		
Délégués ouvriers, sécurité contre menace de renvois.		} Journal avec comptes? Innovations techniques et d'organisation?
Attributions?		
Sécurité.		
Organisation du chômage partiel.		
Revendications.		
	} Conférences?	
	} Primes contre gaspillage?	

Eloges.

Ces soucis supplémentaires comment?...

2 boîtes de suggestions.	} 1 pour le bien de la maison.	} Innovations.
Vulgarisation, préparer...		
		} Gaspillage.

Raconter l'incident bureaucratique... \* Liaison.

« Piège à capitalistes » : renouvellement de l'outillage. L'un renouvelle un outillage amorti; les autres *doivent* en faire autant, quoique non amorti (parce qu'on calcule le prix de revient particulier, non général). La fois suivante, le premier pâtit à son tour...

Naïveté d'un homme qui n'a jamais souffert...

## A LA RECHERCHE DE L'EMBAUCHE.

*Lundi*. — Seule. A Issy — Malakoff. Ennuyeux — rien à signaler.

*Mardi* (sous la pluie) — avec une ouvrière (me parle de son garçon de 13 ans qu'elle laisse à l'école. « Sans ça qu'est-ce qu'il peut devenir? Un martyr comme nous autres »).

*Mercredi* — (temps divin) avec 2 ajusteurs. Un de 18 ans. Un de 58. Très intéressant, mais fort réservé. Un homme, selon toute apparence. Vivant seul (sa femme l'a plaqué).

\* Voir Journal d'Usine, p. 47.

passion? » Embarrassée, je réponds : « La lecture. » Et lui : « Oui, je vois ça. Pas des romans. Plutôt philosophique, n'est-ce pas? » On parle alors de Zola, de Jack London.

Tous deux, de toute évidence, ont des tendances révolutionnaires (mot très impropre — non, plutôt ils ont une conscience de classe, et un esprit d'hommes libres). Mais quand il s'agit de défense nationale, on ne s'entend plus. D'ailleurs je n'insiste pas.

Camaraderie totale. Pour la 1<sup>re</sup> fois de ma vie, en somme. Aucune barrière, ni dans la différence des classes (puisqu'elle est supprimée), ni dans la différence des sexes. Miraculeux.

#### DIMANCHE DE PAQUES.

En revenant d'une église où j'avais espéré (sottement) entendre du chant grégorien, je tombe sur une petite exposition où on aperçoit un métier de Jacquart *en marche*. Moi qui l'avais si passionnément, si vainement contemplé au Cons. des Arts et Métiers, je m'empresse de descendre. Explications de l'ouvrier, qui voit que je m'intéresse (en sortant, 2 tournées Claquesin... je l'intrigue beaucoup!). Il fait tout : carton (d'après dessin *du carton*, non de l'étoffe — il saurait, dit-il, trouver lui-même le dessin du carton (?)) et, aussi, lire sur le carton le dessin de l'étoffe (?); cependant, quand je lui demande s'il saurait lire sur le carton des lettres à tisser dans l'étoffe, il dit — et encore avec hésitation — que oui, mais pas couramment). Montage de la machine (ce qui signifie disposer tous les fils, sans erreur — travail excessivement minutieux) — et tissage, accompli en lançant la navette et en pédalant; pédale lourde à cause de toutes les aiguilles et tous les fils soulevés, mais il dit n'être jamais fatigué. J'ai enfin compris — à peu près — le rapport du carton, des aiguilles et du fil. Il y a, dit-il, un métier Jacquard dans chaque tissage, pour les échantillons; mais il pense que ça va disparaître. Excessivement fier de son savoir...

montant, à 7 h. (annonce) — Attends j. 8 h. 1/2. Puis, à Saint-Denis, mais c'est trop tard.

Retourne à Saint-Denis. Pénible de marcher ainsi quand on ne mange pas...

De nouveau chez Luchaire à Saint-Ouen avant 7 h. 1/2 (c'est le jour même où, l'après-midi, je serai embauchée chez Renault).

La dernière semaine je décide de ne dépenser que 3 fr. 50 p. jour communications comprises. La faim devient un sentiment permanent. Est-ce plus ou moins pénible que de travailler et de manger? Question non résolue... Si, plus pénible somme toute.

#### RENAULT.

##### Fraiseuse.

*Mercredi* 5. — Jour de l'embauche, de 1 h. 1/2 à 5 h. Les visages autour de moi; le jeune et bel ouvrier; le gars du bâtiment; sa femme.

Emotions terribles, le jour de l'embauche, et le lendemain en allant affronter l'inconnu; dans ce métro matinal (j'arrive à 6 h. 3/4), l'appréhension est forte jusqu'au malaise physique. Je vois qu'on me regarde; je dois être fort pâle. Si jamais j'ai connu la peur, c'est ce jour-là. J'ai dans l'esprit un atelier de presses, et 10 h. par jour, et des chefs brutaux, et des doigts coupés, et la chaleur, et les maux de tête, et... L'ancienne ouvrière sur presses avec qui j'ai causé au bureau d'embauche n'a pas contribué à m'encourager. En arrivant à l'atelier 21, je sens ma volonté défaillir. Mais du moins ce ne sont pas des presses — quelle chance!

Quand j'avais, 3 mois plus tôt, entendu raconter l'histoire de la fraise qui avait traversé la main d'une ouvrière, je m'étais dit qu'avec une image pareille dans la mémoire il ne me serait pas facile de travailler jamais sur une fraiseuse. Cependant, à cet égard, je n'ai eu de peur à surmonter à aucun moment.

*Jeudi* 6. — De 8 h. à 12 h., regardé\* — de 2 h. 1/2 à 10 h., travaillé. 400 les 2 premières h. En tout 2.050, perdu 1 h. 1/2 ou plus par la faute du régleur. Epuisée en sortant.

L'inconvénient d'une situation d'esclave, c'est qu'on est

\* Simone Weil faisait alors partie de l'équipe qui travaillait de 14 h. 1/2 à 22 h.

tenté de considérer comme réellement existants des êtres humains qui sont de pâles ombres dans la caverne. Ex. : mon régleur, ce jeune salaud. Réaction nécessaire là-dessus. [Ça m'a passé, après des semaines.]

Idee de Dickmann. Mais si les ouvriers se font d'autres ressources, et par un travail libre, se résigneront-ils à ces vitesses d'esclaves? (Sinon, tant mieux!)

Ceux qui me disent de ne pas me crever. C'est (je l'apprends plus tard) le contremaître d'une autre équipe, tout au bout de l'atelier. Très gentil celui-là, d'une bonté positive (alors que celle de Leclerc, mon chef à moi, provient plutôt du je m'enfoutisme). Depuis, aux rares occasions que j'ai de lui parler, toujours particulièrement gentil avec moi. Un jour, il me regarde en passant, alors que je transvase misérablement des gros boulons dans une caisse vide, avec les mains... Ne jamais oublier cet homme.

Le contremaître et la manivelle. Il me dit : « Essayez comme ça », alors qu'il est évident qu'elle va s'en aller.

*Vendredi* 7. — 2.500 juste, épuisée, plus encore que la veille (surtout après 7 h. 1/2! Philippe me regarde en rigolant... A 7 h. n'en ai fait que 1.600.

La petite ds le métro « pas de courage ». — Moi non plus...

*Samedi* 8. — 2.400, nettoyage. Fatiguée, mais moins que la veille (2.400 en 8 h., soit 300 l'h. seulement).

*Mardi* 12. — 2.250 dont 900 après 7 h. — pas trop forcé — à peine fatiguée en sortant. Fini à — 10.

*Mercredi* 13. — Panne de courant (bonheur!).

*Jeudi* 14. — 2.240, fini à 9 h. 1/2 (plus de pièces) — là-dessus, 1.400 avant 7 h., 840 après (dont 330 seulement à 4 h.). Violents maux de tête. A plat en sortant. Mais plus de courbatures...

*Vendredi* 15. — 1.350 et 300 autres. Pas fatiguée.

*Samedi* 16. — 2.000, fini à 8 h. 40, nettoyage : à peine le temps de finir. Pas trop fatiguée [cette 1<sup>re</sup> semaine, question de caisse pas trop angoissante grâce à la gentillesse des autres].



Vais trouver Leclerc (contremaître) dans le bureau du chef d'atelier, qui me propose l'assurance.

Attends 1/2 h. devant ce bureau, par la faute de la pointeau. Vois les complications des livraisons. La camaraderie entre les contremaîtres...

En sortant de chez dentiste (mardi matin, je crois — ou plutôt jeudi matin), et en montant dans le W, réaction bizarre. Comment, moi, l'esclave, je peux donc monter dans cet autobus, en user pour mes 12 sous au même titre que n'importe qui? Quelle faveur extraordinaire! Si on m'en faisait brutalement redescendre en me disant que des modes de locomotion si commodes ne sont pas pour moi, que je n'ai qu'à aller à pied, je crois que ça me semblerait tout naturel. L'esclavage m'a fait perdre tout à fait le sentiment d'avoir des droits. Cela me paraît une faveur d'avoir des moments où je n'ai rien à supporter en fait de brutalité humaine. Ces moments, c'est comme les sourires du ciel, un don du hasard. Espérons que je garderai cet état d'esprit, si raisonnable.

Mes camarades n'ont pas, je crois, cet état d'esprit au même degré : ils n'ont pas pleinement compris qu'ils sont des esclaves. Les mots de juste et d'injuste ont sans doute conservé jusqu'à un certain point un sens pour eux — dans cette situation où tout est injustice.

*Jeudi 4 juillet.* — Retourne pas à ma fraiseuse, grâce au ciel! (Occupée par une autre qui a l'air d'en faire, d'en faire...) Petite machine à ébavurer les trous percés ds pas de vis. 2 espèces de pièces (la 2<sup>e</sup> : des clous). 1.300 de la première (1 fr. 50 %), 950 (?) de la 2<sup>e</sup> (0 fr. 60 %). Puis 260 pièces polies au ruban à polir (1 fr. %).

*Vendredi 5 juillet.* — Le lendemain, congé : quel bonheur! Mal dormi (dents). Matin, séance chez dentiste. Maux de tête, épuisement [inquiétude aussi, ce qui n'arrange pas les choses...]. Plus que 3 semaines! Oui, mais 3 semaines, c'est n fois 1 jour! Or, plus de courage que pour 1 jour, 1 seul. Et encore, en serrant les dents avec le courage du désespoir. La veille, le petit Italien m'a dit : « Vous maigrissez (il me l'avait dit 10 jours avant), vous y allez trop souvent (!). » Tout ça, c'est mes sentiments *avant* d'aller au boulot.

A bout de forces, en voyant mes voisines (machine à fendre les têtes...) se préparer à laver la machine, et à

fraise pourtant toute neuve. Lucien (r. béret) me dit encore (plus doucement) que j'appuie trop. Mais je suis sûre qu'en fait il n'a pas assez serré. Quoi qu'il en soit, comme la fraise s'était déjà déréglée vendredi soir sans que je m'en sois aperçue, au point qu'un certain nombre de pièces n'ont même pas été touchées par la fraise, je dois perdre du temps à trier et à refaire. Je perds aussi un bon quart d'heure (au moins) à accompagner l'Espagnole qui cherche un plein seau de savon lubrifiant pour sa nouvelle machine, trop lourd pour être porté par elle seule, et que le manœuvre chargé d'en donner fait poser. Et après — quant à la vitesse — je suis malgré tout démoralisée par les reproches de Lucien. Je sais que si ça se reproduit, les choses iront mal. Et comme toujours quand je ne bande pas toutes mes forces, sans arrière-pensée, vers la cadence rapide, je ralentis. Quoi qu'il en soit, cela fait tout de même  $4 \times 4 = 16$  fr. + 2 fr. (?) de montage (2 cartons).

Vis laiton (7.050.010 | 4.000 à 4 fr.). Ensuite 400 pièces (sur 1.000, l'Esp. fait les 600 autres) dont je n'aurai le carton que mercredi.

Vis blocage acier | 774.815 | 000.987 | 400 à 0 fr. 50 % | m. 1 fr. 25 | fr. 1,2. Je les fais sur la petite machine de l'Espagnole, placée ailleurs. Le régl. à lunettes fait le montage pendant que je finis mes vis de laiton. (Peu avant midi, alors que je ne savais pas encore qu'il préparait ça pour moi, il m'a donné ordre de changer la fraise et chercher les pièces sur un ton d'autorité sans réplique auquel j'ai obéi sans rien dire, mais qui a suffi pour faire monter en moi, à la sortie, le flot de colère et d'amertume qu'au cours d'une pareille existence on a constamment au fond de soi, toujours prêt à refluer sur le cœur. Je me suis reprise cependant. C'est un incapable (manœuvre spécialisé, dit l'Espagnole?), il faut bien qu'il parle en maître.

Je les commence à 1 h. 3/4. La machine m'est nouvelle. J'y passe, je crois bien, près d'1 h. (l'Espagnole, elle, fera les 600 en 20 m.!) Après, je vais demander le carton. Ça perd du temps. (Il n'y en a pas.) Un jeune homme vient prendre les 400 pièces. Je vais dire à Leclerc qu'il n'y a pas de carton. Quelqu'un que je ne connais pas (blouse grise) lui parle familièrement, et, autant que je comprends, d'une engueulade qu'il risque, lui, Leclerc. Il semble mécontent de me voir là (ça se comprend),

Chez Renault.

*Lange* : chef d'atelier — ancien régleur — maniaque pour l'ordre et la propreté, à part ça... Sourcils froncés, etc.; attitude respectueuse des chefs d'équipe. Avec moi, assez gentil.

*Roger* (rempl. Leclerc) : régleur des perceuses.

*Philippe* : brute, régl. des tours.

Gros yeux... : grand blond, autre régl. des tours.

Lunettes...

Ouvriers : Arménien, fraiseur manœuvre à côté de 1<sup>re</sup> machine, ouvrier gentil et doux qui blague sur « les femmes qui iront à la guerre ». Italien, celui qui le remplace (sympat.).

Ouvrières : Bertrand — autre voisine (Juliette) — commençante — celle qui flirte avec Michel — La grande brune à 2 gosses — vieille des tours — femme d'Italien — perçage...

Chefs éq. :

*Fortin* : quel chic type...

*Gorcher* : tours auto, rigolo, sympathique.

*Leclerc*.

Chef en face ascenseur — ton de supériorité intolérable.

*Michel*.

*Lucien*.

Gagné à cette expérience? Le sentiment que je ne possède aucun droit, quel qu'il soit, à quoi que ce soit (attention de ne pas le perdre). La capacité de me suffire moralement à moi-même, de vivre dans cet état d'humiliation latente perpétuelle sans me sentir humiliée à mes propres yeux; de goûter intensément chaque instant de liberté ou de camaraderie, comme s'il devait être éternel. Un contact direct avec la vie...

J'ai failli être brisée. Je l'ai presque été — mon courage, le sentiment de ma dignité ont été à peu près brisés pendant une période dont le souvenir m'humilierait, si ce n'était que je n'en ai à proprement parler pas conservé le souvenir. Je me levais avec angoisse, j'allais à l'usine avec crainte : je travaillais comme une esclave; la pause de midi était un déchirement; rentrée à 5 h. 3/4, préoccupée aussitôt de dormir assez. (ce que je ne faisais pas)

et de me réveiller assez tôt. Le temps était un poids intolérable. La crainte — la peur — de ce qui allait suivre ne cessait d'étreindre le cœur que le samedi après-midi et le dimanche matin. Et l'objet de la crainte, c'étaient les ordres.

Le sentiment de la dignité personnelle tel qu'il a été fabriqué par la société est brisé. Il faut s'en forger un autre (bien que l'épuisement éteigne la conscience de sa propre faculté de penser!). M'efforcer de conserver cet autre.

On se rend compte enfin de sa propre importance.

La classe de ceux qui ne comptent pas — dans aucune situation — aux yeux de personne... et qui ne comptent pas, jamais, quoi qu'il arrive (en dépit du dernier vers de la 1<sup>re</sup> strophe de l'*Internationale*).

Question de Det. (solidarité ouvrière).

Problème : conditions objectives telles que 1<sup>o</sup> Les hommes soient des chics types et 2<sup>o</sup> produisent.

On a toujours besoin pour soi-même de signes extérieurs de sa propre valeur.

Le fait capital n'est pas la souffrance, mais l'humiliation.

Là-dessus, peut-être, que Hitler base sa force (au lieu que le stupide « matérialisme »...)

[Si le syndicalisme donnait un sentiment de responsabilité dans la vie quotidienne...]

Ne jamais oublier cette observation : j'ai toujours trouvé, chez ces êtres frustes, la générosité du cœur et l'aptitude aux idées générales en fonction directe l'une de l'autre.

Une oppression évidemment inexorable et invincible n'engendre pas comme réaction immédiate la révolte, mais la soumission.

A l'Alstom, je ne me révoltais guère que le dimanche...

Chez Renault, j'étais arrivée à une attitude plus stoïcienne. Substituer l'acceptation à la soumission.

fait telles et telles choses sans lumière. » « Elle n'aurait pas dû répondre au chef (elle avait refusé de faire le travail), elle aurait dû aller dire au sous-directeur : J'ai eu tort, mais, etc. » « Quand on doit gagner sa vie, il faut faire ce qu'il faut. » « Quand on a sa vie à gagner, il faut être plus consciencieux (!). »

Quelques ouvrières :

La vieille qui est allée en Russie en 1905 — qui ne « s'ennuyait jamais quand elle vivait seule, parce qu'elle lisait le soir — qui a une Schwärmerei pour Tolstoï (Résurrection : « sublime », « cet homme comprenait l'amour »).

Celle qui a un port de reine et dont le mari travaille chez Citroën.

Celle de trente-six ans qui vit chez ses parents.

L'Alsacienne.

Quelques ouvriers :

Le magasinier.

L'ancien ajusteur et professeur de violon.

Le blond à l'air conquérant, manoeuvre spécialisé.

Jacquot.

Le régleur en chef.

Le gros gars du Nord, régleur.

Le charmant type à lunettes (régleur ou chef d'équipe?).

Celui au four qui chante tout le temps.

\* \* \*

L'ignorance totale de ce à quoi on travaille est excessivement démoralisante. On n'a pas le sentiment qu'un produit résulte des efforts qu'on fournit. On ne se sent nullement au nombre des producteurs. On n'a pas le sentiment, non plus, du rapport entre le travail et le salaire. L'activité semble arbitrairement imposée et arbitrairement rétribuée. On a l'impression d'être un peu comme des gosses à qui la mère, pour les faire tenir tranquilles, donne des perles à enfiler en leur promettant des bonbons.

Savoir si un ouvrier qualifié?...

Question à poser au magasinier : Est-ce qu'on invente parfois des outils?

Question : Quelles répercussions ont eues sur le dévelop-

pement de l'industrie le *Traité de mécanique* de d'Alembert et la *Mécanique analytique* de Lagrange?

Principe des machines-outils. Les outils sont des transformations de mouvements. Inutile donc que le mouvement à transformer soit imprimé par la main.

Question : Peut-on créer des *machines automatiques souples*? Pourquoi pas?

Iéal : 1° qu'il n'y ait *autorité* que de l'homme sur la chose et non de l'homme sur l'homme.

2° Que tout ce qui, dans le travail, ne constitue pas la traduction d'une pensée en acte soit confié à la chose. (Que le *parcellaire* soit le fait de la machine...) avec une idée universelle des transformations de mouvements...

Que toutes les notions physiques expriment *directement* des réalités techniques (mais *sous forme de rapport*); exemple : puissance.

\*\*\*

Puissance que peut fournir une machine mue par une courroie de transmission (calculée à l'avance d'après la robustesse de la machine), dépend de :

N. de tours par sec. de l'arbre principal qui lui fournit son mouvement  $\left(\frac{n}{60}\right)$  } Vitesse linéaire de la courroie.  
Rayon de la poulie montée sur cet arbre à laquelle elle est reliée  $d/2$ .

Coefficient de frottement ( $\text{tg } \omega$ ) [qui augmente quand le glissement varie en augmentant?] } Effort tangentiel.  
Pression (fonction de la tension du brin conduit  $t$ ).  
Arc enveloppé sur l'une et l'autre poulie ( $\alpha$ ).

$\frac{n}{60} \cdot \pi d \cdot t(e^{\alpha} - 1)$ ,  $e$  étant la base des logarithmes répé-  
riens.

Différence entre filetage, cylindrage, détalonnage.

\*\*\*

Visite aux Arts et Métiers :  
Engrenages, transformations de mouvements...  
Recommencer. Quitter Renault pas trop tard...

Fraiseuse :  
Rythme ininterrompu (avoir toujours fait 2.000 et qq centaines à 7 h.).

Serrer l'étau.

Mettre à part les loupés.

Faire tomber les pièces dans la caisse (coup sec, mais pas trop fort) :

Bien ramasser les pièces tombées dans la sciure.

Oter de la sciure tous les jours.

Compter.

M'arrêter à 6 h. 1/2.

Apprendre à faire plus vite le découpage des bandes métalliques (mvt plus continu).

Faire plus vite planage (placer plus vite...).

Se rendre compte clairement avant chaque travail (ou, pour les travaux tout à fait nouveaux au bout de quelque temps) des difficultés possibles, notamment comment la machine peut se dérégler, de la liste complète des fautes à éviter. De temps à autre se la répéter mentalement. Ne pas se laisser ralentir par le souci de difficultés imaginaires.

Prendre rythme défini surtout par un *mouvement continu* de la pièce finie à la pièce nouvelle, de la pièce placée au coup de pédale.

M'efforcer systématiquement d'attraper le tour de main pour placer et retirer la pièce, notamment *tour de main pour placer à la butée (très important)*. [Supporter de la main et pousser d'un doigt s/ la butée; ne jamais saisir la pièce avec la main.]

Ne pas oublier que le SOMMEIL est ce qu'il y a de plus nécessaire au travail.

Bêtises commises à éviter dorénavant (relire cette liste 2 fois par jour) :

1. BOURRER LA MACHINE [cartons] peut causer accidents graves.

\* \* \*

## Visite à G.

Biographie : menuisier, 3 ans à l'école professionnelle, où a subi l'influence d'un professeur socialiste. A subi l'influence de la tradition du compagnonnage, par de vieux ouvriers. A fait son « tour de France » en allant dans chaque ville au siège de son syndicat (a tout de suite été syndicaliste, non socialiste), a suivi des cours du soir, s'est instruit de tout ce qui concernait la fabrication du bois. Mobilisé milieu 17, a été mis dans l'aviation et envoyé dans une école. A l'armistice, toujours mobilisé, envoyé à Paris, dans un ministère. Libéré en 20, a travaillé dans des usines d'aviation (?). Part pour la Russie (23), y a travaillé comme ouvrier dans des usines d'avions. Envoyé en Sibérie comme inspecteur d'une grosse entreprise de bois, passe ensuite directeur d'une usine; y double la production, sans changer l'outillage. Puis passe directeur du trust (tj. membre du Parti, où entré en France en 21, à la suite de Monatte). Dégoûté du régime, à la réflexion, demande à étudier. Reçoit bourse. Avale en quelques mois toute la mathématique du 2<sup>o</sup> degré, passe l'examen d'entrée. Étudie 3 ans. Ingénieur 6 mois dans une usine d'avions (moteurs). Revient en France en janvier 34. Sans travail, cherche en vain une place d'ingénieur, de correcteur, etc. Finit par entrer comme tourneur (n'ayant *jamais* travaillé sur un tour) dans une petite boîte dont il connaît le contremaître (homme vaniteux et brutal), travaille aux pièces. Tour non automatique (du même genre qu'à l'outillage). Au bout de 2 jours, réalise les normes. Il y a presque un an qu'il y est, n'a jamais eu de coup dur. Mais fatigué et abruti.

## Renseignements :

*Sur la Russie**Sur le travail  
d'ouvrier**Sur la technique*

—  
Spécialistes du Gosplan acquièrent du doigté, de l'intuition..., seraient difficilement remplaçables — seront irremplaçables dans 10 ans.

—  
On ne peut pas penser à autre chose, on ne pense à rien.

—  
Rôle des math.  
Avantage à en avoir appris.  
Tech. très sup. qui lisent la math. comme un langage à travers lequel ils aperçoivent directement les réalités.  
Ex. : ils comprennent mieux un ouvrage technique dans une langue étrangère qu'ils ignorent que s'ils connaissent la langue sans comprendre les formules (???)

\* \* \*

Le *Racine* de Tal. — Une idée : la mort partout présente dans ses tragédies, des héros qui tous, dès le début, courent à la mort. La mort est en eux (Iphigénie...). Au contraire dans Homère, Sophocle : le drame est que ce sont de pauvres gens (δειλοῖσι βροτοῖσι) qui voudraient vivre, qui sont eux, écrasés par un destin extérior, mais qui les broie jusqu'au fond d'eux-mêmes (Ajax, Œdipe, Electre).

Humanité commune. La tragédie de Racine est bien une tragédie de cour. Le pouvoir seul peut créer un tel désert dans les âmes. Poète *inhumain*, car si telle était la « condition humaine », comme le dit T., tout le monde serait déjà mort...

C'est toujours l'orgueil, qui est humilié dans Racine. (Avec quelle insolence et quelle cruauté... Tu pleures, malheureuse... Et d'un cruel refus...) C'est la fierté dans Homère, Sophocle.

Comparer :

*Andromaque, sans vous,  
n'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux.*

(ça, c'est l'esclavage du *courtisan*, la servitude non physique; il est clair que l'Andromaque de Racine ne porte pas d'eau, ne tisse pas la laine. C'est d'une manière bien différente qu'on est humilié par un contremaître...)

et : .....πρὸς ἄλλης ἰσθὸν ὑφαίνοις,  
καὶ κεν ὕδωρ φορέοις Μεσσηίδος ἢ Ὑπερείης,  
πᾶλλ' ἀεκαζομένη, κρατερὴ δ' ἐπικείσεται ἀνάγκη\*.

Le *pouvoir*. Ses espèces, ses degrés, la profonde transformation qu'il opère dans les âmes. Capitaine et matelot (Poisson). Chef d'atelier (Mouquet) et ouvrier...

Autre chose : dans Homère, Achille sait courir, etc. Hector, dompteur de chevaux. Ulysse. Ds Sophocle : Philoctète, etc. Aux héros de Racine, il ne reste que le pouvoir *pur*, sans aucun savoir-faire. (Hippolyte, personnage sacrifié, car lui justement ne court pas à la mort.)

\* *Iliade*, VI, 456-458.

\* ... tu tisseras la toile pour une autre  
Et tu porteras l'eau de la Méssis ou l'Hypérée,  
Bien malgré toi, sous la pression d'une dure nécessité.

*sonne* ne s'occupe, parce que personne n'en a la responsabilité. Mais comment savoir? Interroger Det.? Difficile, puisque par définition il ignorerait ces choses.

\* \*

Le travail peut être pénible (même très pénible) de deux manières. La peine peut être ressentie comme celle d'une lutte victorieuse sur la matière et sur soi (*four*), ou comme celle d'une servitude dégradante (les 1.000 pièces de cuivre à 0,45 % de la 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> semaine, etc.). [Il y a des intermédiaires, il me semble]. A quoi tient la différence? Le salaire y est, je crois, pour quelque chose. Mais le facteur essentiel, c'est certainement la *nature de la peine*. Ce serait à étudier de près afin de discriminer nettement, et, si possible, classer.

\* \*

Une *critique* de la mathématique serait relativement facile. Il faudrait la faire sous un angle tout à fait matérialiste : les *instruments* (signes) ont trahi les grands esprits que furent Descartes, Lagrange, Gallois, et tant d'autres. Descartes, dans les *Regulae*, a aperçu que la question des signes était l'essentielle, et non pas seulement leur exactitude et leur précision, mais des qualités en apparence secondaires telles que la maniabilité, la facilité, etc., qui semblent ne comporter que des différences de degré; mais en réalité il en est tout autrement, et là plus qu'ailleurs « la quantité se change en qualité ». Mais Descartes s'est arrêté à mi-chemin, et sa *Géométrie* est presque d'un mathématicien vulgaire (quoique de 1<sup>er</sup> ordre). Une critique minutieuse des signes serait facile et utile. Mais un aperçu positif, là est la grande affaire.

< Signes et bureaucratie. >

Chercher les conditions *matérielles* de la pensée claire. Combien il serait facile (et difficile!) de trouver de la joie dans *tous* les contacts avec le monde...

\* \*

En quoi consiste la difficulté de l'exercice de l'entendement? En ce qu'on ne peut véritablement réfléchir que sur le particulier, alors que l'objet de la réflexion est par essence l'universel. On ignore comment les Grecs ont résolu



\* \* \*

Maître et serviteur. Aujourd'hui, serviteurs *absolument* serviteurs, sans le retournement hégélien.  
C'est à cause de la maîtrise des forces de la nature...

\* \* \*

Dans toutes les autres formes d'esclavage, l'esclavage est dans les circonstances. Là seulement il est transporté dans le travail lui-même.  
Effets de l'esclavage sur l'âme.

\* \* \*

Ce qui compte dans une vie humaine, ce ne sont pas les événements qui y dominent le cours des années — ou même des mois — ou même des jours. C'est la manière dont s'enchaîne une minute à la suivante, et ce qu'il en coûte à chacun dans son corps, dans son cœur, dans son âme — et par-dessus tout dans l'exercice de sa faculté d'attention — pour effectuer minute par minute cet enchaînement.

Si j'écrivais un roman, je ferais quelque chose d'entièrement nouveau.

Conrad : union entre le vrai marin (chef, évidemment...) et son bateau, telle que chaque ordre doit venir par inspiration, sans hésitation ni incertitude. Cela suppose un régime de l'attention très différent et de la réflexion et du travail asservi.

Questions :

1° Y a-t-il parfois une pareille union entre un ouvrier et sa machine? (Difficile à savoir.)

2° Quelles sont les conditions d'une telle union :

- 1] Dans la structure de la machine.
- 2] Dans la culture technique de l'ouvrier.
- 3] Dans la nature des travaux.

Cette union est évidemment la condition d'un bonheur plein. Elle seule fait du travail un équivalent de l'art.

léral de parler devant un chef. Il m'avait semblé vous avoir touché. Mais j'avais sans doute tort d'espérer qu'une heure d'entretien puisse l'emporter sur la pression des occupations quotidiennes. Commander ne rend pas facile de se mettre à la place de ceux qui obéissent.

A mes yeux, la raison d'être essentielle de ma collaboration à votre journal résidait dans le fait que mon expérience de l'an passé me permet peut-être d'écrire de manière à alléger un peu le poids des humiliations que la vie impose jour par jour aux ouvriers de R., comme à tous les ouvriers des usines modernes. Ce n'est pas là le seul but, mais c'est, j'en suis convaincue, la condition essentielle pour élargir leur horizon. Rien ne paralyse plus la pensée que le sentiment d'infériorité nécessairement imposé par les atteintes quotidiennes de la pauvreté, de la subordination, de la dépendance. La première chose à faire pour eux, c'est de les aider à retrouver ou à conserver, selon le cas, le sentiment de leur dignité. Je ne sais que trop combien il est difficile, dans une pareille situation, de conserver ce sentiment, et combien tout appui moral peut être alors précieux. J'espérais de tout mon cœur pouvoir, par ma collaboration à votre journal, apporter un petit peu un tel appui aux ouvriers de R.

Je ne crois pas que vous vous fassiez une idée exacte de ce qu'est au juste l'esprit de classe. A mon avis, il ne peut guère être excité par de simples paroles prononcées ou écrites. Il est déterminé par les conditions de vie effectives. Les humiliations, les souffrances imposées, la subordination le suscitent; la pression inexorable et quotidienne de la nécessité ne cesse pas de le réprimer, et souvent au point de le tourner en servilité chez les caractères les plus faibles. En dehors de moments exceptionnels qu'on ne peut, je crois, ni amener ni éviter, ni même prévoir, la pression de la nécessité est toujours largement assez puissante pour maintenir l'ordre; car le rapport des forces n'est que trop clair. Mais si l'on pense à la santé morale des ouvriers, le refoulement perpétuel d'un esprit de classe qui couve toujours sourdement à un degré quelconque va presque partout beaucoup plus loin qu'il ne serait souhaitable. Donner parfois expression à cet esprit — sans démagogie, bien entendu — ce ne serait pas l'exciter, mais au contraire en adoucir l'amertume. Pour les malheureux, leur infériorité sociale est infiniment plus lourde à porter du fait qu'ils la trouvent présentée partout comme quelque chose qui va de soi.

nante soit non d'augmenter toujours le rendement au maximum, mais d'organiser les conditions de travail les plus humaines compatibles avec le rendement indispensable à l'existence de l'usine.

Il faudrait d'autre part que les ouvriers connaissent et comprennent les nécessités auxquelles la vie de l'usine est soumise. Ils pourraient ainsi contrôler et apprécier la bonne volonté des chefs. Ils perdraient le sentiment d'être soumis à des ordres arbitraires, et les souffrances inévitables deviendraient peut-être moins amères à supporter.

Bien sûr, cet idéal n'est pas réalisable. Les préoccupations quotidiennes pèsent beaucoup trop sur les uns et sur les autres. D'ailleurs la relation de chef à subordonné n'est pas de celles qui facilitent la compréhension mutuelle. On ne comprend jamais tout à fait ceux à qui on donne des ordres. On ne comprend jamais tout à fait non plus ceux de qui on reçoit des ordres.

Mais cet idéal, on peut peut-être un peu s'en approcher. Il dépend maintenant de vous d'essayer. Même si vos petits articles n'ont pas pour résultat de sérieuses améliorations pratiques, vous aurez toujours la satisfaction d'avoir une fois exprimé votre point de vue à vous.

Ainsi c'est entendu, n'est-ce pas? Je compte bien recevoir bientôt beaucoup d'articles.

Je ne veux pas terminer sans remercier de tout cœur M. B. pour avoir bien voulu publier cet appel.

Bourges, 31 janvier 1936.

Monsieur,

Votre lettre supprime toutes les raisons qui me détournaient d'aller à R. J'irai donc vous voir, sauf avis contraire de votre part, le vendredi 14 février après déjeuner.

Vous jugez la manière dont je me représente les conditions morales de vie des ouvriers trop poussée au noir. Que vous répondez, sinon vous répéter — si pénible que soit un pareil aveu — que j'ai eu, moi, tout le mal du monde à conserver le sentiment de ma dignité? A parler

plus franc, je l'ai à peu près perdu sous le premier choc d'un si brutal changement de vie, et il m'a fallu péniblement le retrouver. Un jour je me suis rendu compte que quelques semaines de cette existence avaient presque suffi à me transformer en bête de somme docile, et que le dimanche seulement je reprenais un peu conscience de moi-même. Je me suis alors demandé avec effroi ce que je deviendrais si jamais les hasards de la vie me mettaient dans le cas de travailler de la sorte sans repos hebdomadaire. Je me suis juré de ne pas sortir de cette condition d'ouvrière avant d'avoir appris à la supporter de manière à y conserver intact le sentiment de ma dignité d'être humain. Je me suis tenu parole. Mais j'ai éprouvé jusqu'au dernier jour que ce sentiment était toujours à reconquérir, parce que toujours les conditions d'existence l'effaçaient et tendaient à me ravalier à la bête de somme.

Il me serait facile et agréable de me mentir un peu à moi-même, d'oublier tout cela. Il m'aurait été facile de ne pas l'éprouver, si seulement j'avais fait cette expérience comme une sorte de jeu, à la manière d'un explorateur qui va vivre au milieu de peuplades lointaines, mais sans jamais oublier qu'il leur est étranger. Bien au contraire j'écartais systématiquement tout ce qui pouvait me rappeler que cette expérience était une simple expérience.

Vous pouvez mettre en question la légitimité d'une généralisation. Je l'ai fait moi-même. Je me suis dit que peut-être ce n'étaient pas les conditions de vie qui étaient trop dures, mais la force de caractère qui me manquait. Pourtant elle ne me manquait pas tout à fait, puisque j'ai su tenir jusqu'à la date que je m'étais d'avance assignée.

J'étais, il est vrai, très inférieure en résistance physique à la plupart de mes camarades — heureusement pour eux. Et la vie d'usine est tout autrement opprimante quand elle pèse sur le corps vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce qui était assez souvent mon cas, que quand elle pèse seulement huit heures, ce qui est le cas des plus costauds. Mais d'autres circonstances compensaient dans une large mesure cette inégalité.

Au reste plus d'une confiance ou demi-confiance d'ouvrier est venue confirmer mes impressions.

Reste la question de la différence entre R. et les usines que j'ai connues. En quoi peut consister cette différence? Je mets à part la proximité de la campagne. Dans les

une humiliation bien autrement douloureuse que la chose même dont j'aurais pu avoir à me plaindre. Répliquer sous l'empire de la colère aurait probablement signifié devoir aussitôt chercher une nouvelle place. Bien sûr, on ne sait pas d'avance qu'on sera mal accueilli, mais on sait que c'est possible, et cette possibilité suffit. C'est possible parce qu'un chef, comme tout homme, a ses moments d'humeur. Et puis on a le sentiment qu'il n'est pas normal, dans une usine, de prétendre à une considération quelconque. Je vous ai raconté comment un chef, en me contraignant à risquer, deux heures durant, de me faire assommer par un balancier, m'a fait sentir pour la première fois pour combien au juste je comptais : à savoir zéro. Par la suite, toutes sortes de petites choses m'ont rafraîchi la mémoire à ce sujet. Exemple : dans une autre usine, on ne pouvait entrer qu'au signal d'une sonnerie, dix minutes avant l'heure; mais avant la sonnerie, une petite porte pratiquée dans le grand portail était ouverte. Les chefs arrivés en avance passaient par là; les ouvrières — moi-même plus d'une fois parmi elles — attendaient bien patiemment dehors, devant cette porte ouverte, même sous une pluie battante. *Etcetera...*

Sans doute on peut prendre le parti de se défendre fermement, au risque de changer de place; mais celui qui prend ce parti, il y a bien des chances pour qu'il ne le tienne pas longtemps, et dès lors mieux vaut commencer par ne pas le prendre. Actuellement, dans l'industrie, pour qui n'a pas de certificats de chef ou de bon professionnel, chercher une place — errer de boîte en boîte en se livrant à des calculs avant d'oser acheter un billet de métro, stationner indéfiniment devant les bureaux d'embauche, être repoussé et revenir jour après jour — c'est une expérience où on laisse une bonne partie de sa fierté. Du moins je l'ai observé autour de moi et d'abord sur moi-même. Je reconnais qu'on peut en conclure purement et simplement que je n'ai rien dans le ventre; je me le suis dit à moi-même plus d'une fois.

En tout cas ces souvenirs me font trouver tout à fait normale la réponse de votre ouvrier communiste. Je dois vous l'avouer, ce que vous m'avez dit à ce sujet m'est resté sur le cœur. Que vous ayez, vous, autrefois, fait preuve de plus de courage envers des chefs, cela ne vous donne pas le droit de le juger. Non seulement les difficultés économiques n'étaient pas comparables, mais encore

votre situation morale était tout autre, si du moins, comme j'ai cru le comprendre, vous occupiez à ces moments des postes plus ou moins responsables. Pour moi, à risques égaux ou même plus grands, je résisterai, je pense, le cas échéant, à mes chefs universitaires (s'il survient quelque gouvernement autoritaire) avec une tout autre fermeté que je ne ferais dans une usine devant le contremaître ou le directeur. Pourquoi? Sans doute pour une raison analogue à celle qui rendait le courage plus facile pendant la guerre à un gradé qu'à un soldat — fait bien connu des anciens combattants, et que j'ai entendu signaler plus d'une fois. Dans l'Université, j'ai des droits, une dignité et une responsabilité à défendre. Qu'ai-je à défendre comme ouvrière d'usine, alors que je dois chaque jour renoncer à toute espèce de droits à l'instant même où je pointe à la pendule? Je n'ai à y défendre que ma vie. S'il fallait à la fois subir la subordination de l'esclave et courir les dangers de l'homme libre, ce serait trop. Forcer un homme qui se trouve dans une telle situation à choisir entre se mettre en danger et se défilier, comme vous dites, c'est lui infliger une humiliation qu'il serait plus humain de lui épargner.

Ce que vous m'avez raconté au sujet de la réunion de la coopérative, quand vous me disiez — avec une nuance de dédain, me semblait-il — que personne n'avait osé y parler, m'avait inspiré des réflexions analogues. N'y a-t-il pas là une situation pitoyable? On se trouve, sans aucun recours, sous le coup d'une force complètement hors de proportion avec celle qu'on possède, force sur laquelle on ne peut rien, par laquelle on risque constamment d'être écrasé — et quand, l'amertume au cœur, on se résigne à se soumettre et à plier, on se fait mépriser pour manque de courage par ceux mêmes qui manient cette force.

Je ne puis parler de ces choses sans amertume, mais croyez bien qu'elle n'est pas dirigée contre vous; il y a là une situation de fait dans laquelle, somme toute, il ne serait sans doute pas juste de vous assigner une plus grande part de responsabilité qu'à moi-même ou à n'importe qui.

Pour revenir à la question des rapports avec les chefs, j'avais, pour moi, une règle de conduite bien ferme. Je ne conçois les rapports humains que sur le plan de l'égalité; dès lors que quelqu'un s'est mis à me traiter en inférieure, il n'y a plus à mes yeux de rapports humains

possibles entre lui et moi, et je le traite à mon tour en supérieur, c'est-à-dire que je subis son pouvoir comme je subirais le froid ou la pluie. Un aussi mauvais caractère est peut-être exceptionnel; cependant soit fierté, soit timidité, soit mélange des deux, j'ai toujours vu que le silence est à l'usine un phénomène général. J'en sais des exemples bien frappants.

Si je vous ai proposé d'établir une boîte à suggestions concernant non plus la production, mais le bien-être des ouvriers, c'est que cette idée m'était venue à l'usine. Un pareil procédé éviterait tout risque d'humiliation — vous me direz que vous recevez toujours bien les ouvriers, mais savez-vous vous-même si vous n'avez pas vous aussi des moments d'humeur ou des ironies déplacées? — il constituerait une invitation formelle de la part de la direction, et puis, rien qu'à voir la boîte dans l'atelier, on aurait un peu moins l'impression de compter pour rien.

J'ai tiré en somme deux leçons de mon expérience. La première, la plus amère et la plus imprévue, c'est que l'oppression, à partir d'un certain degré d'intensité, engendre non une tendance à la révolte, mais une tendance presque irrésistible à la plus complète soumission. Je l'ai constaté sur moi-même, moi qui pourtant, vous l'avez deviné, n'ai pas un caractère docile; c'est d'autant plus concluant. La seconde, c'est que l'humanité se divise en deux catégories, les gens qui comptent pour quelque chose et les gens qui comptent pour rien. Quand on est dans la seconde, on en arrive à trouver naturel de compter pour rien — ce qui ne veut certes pas dire qu'on ne souffre pas. Moi, je le trouvais naturel. Tout comme, malgré moi, j'en arrive à trouver à présent presque naturel de compter pour quelque chose. (Je dis malgré moi, car je m'efforce de réagir; tant j'ai honte de compter pour quelque chose, dans une organisation sociale qui foule aux pieds l'humanité.) La question, pour l'instant, est de savoir si, dans les conditions actuelles, on peut arriver dans le cadre d'une usine à ce que les ouvriers comptent et aient conscience de compter pour quelque chose. Il ne suffit pas à cet effet qu'un chef s'efforce d'être bon pour eux; il faut bien autre chose.

A mon sens, il faudrait d'abord à cet effet qu'il soit bien entendu entre le chef et les ouvriers que cet état de choses, dans lequel eux et tant d'autres comptent pour rien, ne peut être considéré comme normal; que les choses

ne sont pas acceptables telles qu'elles sont. Certes, au fond, chacun le sait bien; mais de part et d'autre personne n'ose y faire la moindre allusion — et, soit dit tout à fait en passant, quand un article y fait allusion, il n'est pas inséré dans le journal... Il faudrait qu'il soit bien entendu aussi que cet état de choses est dû à des nécessités objectives, et essayer de les tirer un peu au clair. L'enquête que j'imaginai devait avoir pour complément dans mon esprit (je ne sais si je l'ai marqué dans le papier que vous avez entre les mains) des exposés de vous concernant les obstacles aux améliorations demandées (organisation, rendement, etc.). Dans certains cas, des exposés d'ordre plus général seraient à y joindre. La règle de ces échanges de vues devrait être une égalité totale entre les interlocuteurs, une franchise et une clarté complètes de part et d'autre. Si on pouvait en arriver là, ce serait déjà à mes yeux un résultat. Il me semble que n'importe quelle souffrance est moins accablante, risque moins de dégrader, quand on conçoit le mécanisme des nécessités qui la causent; et que c'est une consolation de la sentir comprise et dans une certaine mesure partagée par ceux qui ne la subissent pas. De plus, on peut peut-être obtenir des améliorations.

Je suis convaincue aussi que de ce côté seulement on peut trouver un stimulant intellectuel pour les ouvriers. Il faut toucher pour intéresser. A quel sentiment faire appel pour toucher des hommes dont la sensibilité est quotidiennement heurtée et comprimée par l'asservissement social? Il faut, je crois, passer par le sentiment même qu'ils ont de cet asservissement. Je peux me tromper, à vrai dire. Mais ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'on ne trouve en général que deux espèces d'ouvriers qui s'instruisent tout seuls : ou des hommes désireux de monter en grade, ou des révoltés. J'espère que cette remarque ne vous fera pas peur.

Si, par exemple, au cours de ces échanges de vues, l'ignorance des ouvriers arrivait à être reconnue d'un commun accord comme constituant l'un des obstacles à une organisation plus humaine, ne serait-ce pas là la seule introduction possible à une série d'articles de véritable vulgarisation? La recherche d'une véritable méthode de vulgarisation — chose complètement inconnue jusqu'à nos jours — est une de mes préoccupations dominantes, et à cet égard la tentative que je vous propose me serait peut-être infiniment précieuse.

Bien sûr, tout cela comporte un risque. Retz disait que le Parlement de Paris avait provoqué la Fronde en levant le voile qui doit recouvrir les rapports entre les droits des rois et ceux des peuples, « droits qui ne s'accordent jamais si bien que dans le silence ». Cette formule peut s'étendre à toute espèce de domination. Si vous ne réussissiez qu'à demi dans une telle tentative, il en résulterait que les ouvriers continueraient à compter pour rien, tout en cessant de le trouver naturel; ce qui serait un mal pour tout le monde. Courir ce risque, ce serait sans aucun doute pour vous assumer une grosse responsabilité. Mais vous refuser à le courir, ce serait aussi assumer une grosse responsabilité. Tel est l'inconvénient de la puissance.

À mon avis d'ailleurs vous vous exagérez ce risque. Vous semblez craindre de modifier le rapport de forces qui soumet les ouvriers à votre domination. Mais cela me paraît impossible. Deux choses seulement peuvent le modifier : ou le retour d'une prospérité économique assez grande pour que la main-d'œuvre manque, ou un mouvement révolutionnaire. Les deux sont tout à fait improbables dans un avenir prochain. Et, s'il se produisait un mouvement révolutionnaire, ce serait un souffle surgi soudain des grands centres et qui balayerait tout; ce que vous pouvez faire ou ne pas faire à R. n'a aucune prise sur les phénomènes de cette envergure. Mais dans la mesure où on peut prédire en cette matière, il ne se produira rien de pareil, à moins peut-être d'une guerre malheureuse. Pour moi, je connais quelque peu de l'intérieur, d'une part le mouvement ouvrier français, d'autre part les masses ouvrières de la région parisienne; et j'ai acquis la conviction, fort triste pour moi, que non seulement la capacité révolutionnaire, mais plus généralement la capacité d'action de la classe ouvrière française est à peu près nulle. Je crois que les bourgeois seuls peuvent se faire illusion à ce sujet. Nous en reparlerons, si vous voulez.

La tentative que je vous propose se ferait étape par étape; vous seriez maître, à n'importe quel moment, de tout retirer et de serrer la vis. Les ouvriers n'auraient qu'à se soumettre, avec seulement plus d'amertume au cœur. Que voulez-vous qu'ils fassent d'autre? Mais je reconnais que ce risque est encore suffisamment sérieux.

À vous de savoir si le risque vaut la peine d'être couru. Moi-même il me paraîtrait ridicule de se lancer à l'aveugle. Il faudrait au préalable tâter le terrain par une série de

coups de sonde. Dans mon esprit, l'article que vous avez refusé devait constituer l'un de ces coups de sonde. Il serait trop long de vous exposer par écrit comment.

À propos du journal, j'ai le sentiment de vous avoir très mal expliqué ce qu'il y a de mauvais dans les passages que je vous ai reprochés (récits de repas confortables, etc.).

Je vais me servir d'une comparaison. Les murs d'une chambre, même pauvre et nue, n'ont rien de pénible à regarder; mais si la chambre est une cellule de prison, chaque regard sur le mur est une souffrance. Il en est exactement de même pour la pauvreté, quand elle est liée à une subordination et à une dépendance complètes. Comme l'esclavage et la liberté sont de simples idées, et que ce sont les choses qui font souffrir, chaque détail de la vie quotidienne où se reflète la pauvreté à laquelle on est condamné fait mal; non pas à cause de la pauvreté, mais à cause de l'esclavage. A peu près, j'imagine, comme le bruit des chaînes pour les forçats d'autrefois. C'est ainsi aussi que font mal toutes les images du bien-être dont on est privé, quand elles se présentent de manière à rappeler qu'on en est privé; parce que ce bien-être implique aussi la liberté. L'idée d'un bon repas dans un cadre agréable était pour moi, l'an dernier, quelque chose de poignant comme l'idée des mers et des plaines pour un prisonnier, et pour les mêmes raisons. J'avais des aspirations au luxe que je n'ai éprouvées ni avant ni depuis. Vous pouvez supposer que c'est parce que maintenant je les satisfais dans une certaine mesure. Mais non; entre nous soit dit, je n'ai pas beaucoup changé ma manière de vivre depuis l'an dernier. Il m'a paru tout à fait inutile de perdre des habitudes que je me trouverai presque sûrement un jour ou l'autre dans le cas de devoir reprendre, soit volontairement, soit par contrainte, et que je puis conserver sans grand effort. L'an dernier, la privation la plus insignifiante par elle-même me rappelait toujours un peu que je ne comptais pas, que je n'avais droit de cité nulle part, que j'étais au monde pour me soumettre et obéir. Voilà pourquoi il n'est pas vrai que le rapport entre votre niveau de vie et celui des ouvriers soit analogue au rapport entre le vôtre et celui d'un millionnaire; dans un cas il y a une différence de degré, dans l'autre de nature. Et voilà pourquoi, quand vous avez l'occasion de faire un « gueuleton », il faut en jouir et vous taire.

Il est vrai que, quand on est pauvre et dépendant, on a

toujours comme ressource, si l'on a l'âme forte, le courage et l'indifférence aux souffrances et aux privations. C'était la ressource des esclaves stoiciens. Mais cette ressource est interdite aux esclaves de l'industrie moderne. Car ils vivent d'un travail pour lequel, étant donné la succession machinale des mouvements et la rapidité de la cadence, il ne peut y avoir d'autre stimulant que la peur et l'appât des sous. Supprimer en soi ces deux sentiments à force de stoïcisme, c'est se mettre hors d'état de travailler à la cadence exigée. Le plus simple alors, pour souffrir le moins possible, est de rabaisser toute son âme au niveau de ces deux sentiments; mais c'est se dégrader. Si l'on veut conserver sa dignité à ses propres yeux, on doit se condamner à des luttes quotidiennes avec soi-même, à un déchirement perpétuel, à un perpétuel sentiment d'humiliation, à des souffrances morales épuisantes; car sans cesse on doit s'abaisser pour satisfaire aux exigences de la production industrielle, se relever pour ne pas perdre sa propre estime, et ainsi de suite. Voilà ce qu'il y a d'horrible dans la forme moderne de l'oppression sociale; et la bonté ou la brutalité d'un chef ne peut pas y changer grand-chose. Vous apercevez clairement, je pense, que ce que je viens de dire est applicable à *tout* être humain, quel qu'il soit, placé dans cette situation.

Que faire, direz-vous encore? Encore une fois, je crois que faire sentir à ces hommes qu'on les comprend serait déjà pour les meilleurs d'entre eux un réconfort. La question est de savoir si en fait, parmi les ouvriers travaillant actuellement à R., il y en a qui aient assez d'élévation de cœur et d'esprit pour qu'on puisse les toucher de la manière que j'imagine. Au cours de vos rapports de chef à subordonnés avec eux, vous n'avez aucun moyen de vous en rendre compte. Je crois que moi, je le pourrais, par les coups de sonde dont je vous parlais. Mais à cet effet, il faudrait que le journal ne me soit pas fermé...

Je vous ai dit, je crois, tout ce que j'ai à vous dire. A vous de réfléchir. Le pouvoir et la décision sont entièrement entre vos mains. Je ne puis que me mettre à votre disposition, le cas échéant; et remarquez que je m'y mets tout entière, puisque je suis prête à me soumettre de nouveau corps et âme, pour un espace de temps indéterminé, au monstrueux engrenage de la production industrielle. Je mettrais en somme autant que vous en jeu dans l'affaire; ce doit être pour vous une garantie de sérieux.

plus grande égalité dans le rapport des forces. Je ne crois pas du tout que ce qu'on nomme de nos jours révolution puisse y mener. Après comme avant une révolution soi-disant ouvrière, les ouvriers de R. continueront à obéir passivement, aussi longtemps que la production sera fondée sur l'obéissance passive. Que le directeur de R. soit sous les ordres d'un administrateur-délégué représentant quelques capitalistes, ou sous les ordres d'un « trust d'Etat » soi-disant socialiste, la seule différence sera que dans le premier cas l'usine d'une part, la police, l'armée, les prisons, etc., de l'autre sont entre des mains différentes, et dans le second cas entre les mêmes mains. L'inégalité dans le rapport des forces n'est donc pas diminuée, mais accentuée.

Cette considération ne me porte pourtant pas à être contre les partis dits révolutionnaires. Car aujourd'hui tous les groupements politiques qui comptent tendent également et à l'accentuation de l'oppression, et à la mainmise de l'Etat sur tous les instruments de puissance; les uns appellent ça révolution ouvrière, d'autres fascisme, d'autres organisation de la défense nationale. Quelle que soit l'étiquette, deux facteurs priment tout : d'une part la subordination et la dépendance impliquées par les formes modernes de la technique et de l'organisation économique, d'autre part la guerre. Tous ceux qui veulent une « rationalisation » croissante d'une part, la préparation à la guerre d'autre part se valent à mes yeux, et c'est le cas pour tous.

En ce qui concerne les usines, la question que je me pose, tout à fait indépendante du régime politique, est celle d'un passage progressif de la subordination totale à un certain mélange de subordination et de collaboration, l'idéal étant la coopération pure.

En me renvoyant mon article, vous me reprochiez d'exciter un certain esprit de classe, par opposition à l'esprit de collaboration que vous voulez voir régner dans la communauté de R. Par esprit de classe, vous entendez, je suppose, esprit de révolte. Or je ne désire exciter rien de pareil. Entendons-nous bien : quand les victimes de l'oppression sociale se révoltent en fait, toutes mes sympathies vont vers eux, quoique non mêlées d'espérance; quand un mouvement de révolte aboutit à un succès partiel, je me réjouis. Mais je ne désire pourtant absolument pas susciter l'esprit de révolte, et cela moins dans l'intérêt de l'ordre que dans l'intérêt moral des opprimés. Je sais trop bien que lorsqu'on est sous les chaînes d'une nécessité trop dure, si on se révolte

un moment, on tombe sur les genoux le moment d'après. L'acceptation des souffrances physiques et morales inévitables, dans la mesure précise où elles sont inévitables, c'est le seul moyen de conserver sa dignité. Mais acceptation et soumission sont deux choses bien différentes.

L'esprit que je désire susciter, c'est précisément cet esprit de collaboration que vous m'opposiez. Mais un esprit de collaboration suppose une collaboration effective. Je n'aperçois à présent rien de tel à R., mais au contraire une subordination totale. C'est pourquoi j'avais rédigé cet article — qui devait, dans ma pensée, être le début d'une série — d'une manière qui pouvait vous donner l'impression d'un encouragement déguisé à la révolte; car pour faire passer des hommes d'une subordination totale à un degré quelconque de collaboration, il faut bien, il me semble, commencer par leur faire relever la tête.

Je me demande si vous vous rendez compte de la puissance que vous exercez. C'est une puissance de dieu plutôt que d'homme. Avez-vous jamais pensé à ce que cela signifie, pour un de vos ouvriers, d'être renvoyé par vous? Le plus souvent, je suppose, il faut qu'il quitte la commune pour chercher du travail. Il passe donc dans des communes où il n'a aucun droit à aucun secours. Si une malchance — trop probable dans les circonstances actuelles — prolonge vainement sa course errante de bureau d'embauche en bureau d'embauche, il descend, degré par degré, abandonné de Dieu et des hommes, absolument privé de toute espèce de recours, une pente qui, si quelque entreprise ne lui fait pas enfin l'aumône d'une place, le mènera en fin de compte non seulement à la mort lente, mais tout d'abord à une déchéance sans fond; et cela sans qu'aucune fierté, aucun courage, aucune intelligence puisse l'en défendre. Vous savez bien, n'est-ce pas, que je n'exagère pas? Tel est le prix dont on risque d'être contraint de payer, pour peu que la malchance s'en mêle, le malheur d'avoir été jugé par vous, pour une raison ou pour une autre, indésirable à R.

Quant à ceux qui demeurent à R., ce sont presque tous des manœuvres; à l'usine, ils n'ont donc pas à collaborer, mais seulement à obéir, obéir encore et toujours, depuis le moment où ils pointent pour entrer jusqu'au moment où ils pointent pour sortir. Hors de l'usine, ils se trouvent au milieu de choses qui toutes sont faites pour eux, mais qui toutes sont faites par vous. Même leur propre coopérative, en fait ils ne la contrôlent pas.



Loin de moi l'idée de vous reprocher cette puissance. Elle a été mise entre vos mains. Vous l'exercez, j'en suis persuadée, avec la plus grande générosité possible — du moins étant donné d'une part l'obsession du rendement, d'autre part le degré inévitable d'incompréhension. Il n'en reste pas moins vrai qu'il n'y a, toujours et partout, que subordination.

Tout ce que vous faites pour les ouvriers, vous le faites gratuitement, généreusement, et ils sont perpétuellement vos obligés. Eux ne font rien qui ne soit fait ou par contrainte ou par l'appât du gain. Tous leurs gestes sont dictés; le seul domaine où ils puissent mettre du leur, c'est la quantité, et à leurs efforts dans ce domaine correspond seulement une quantité supplémentaire de sous. Jamais ils n'ont droit à une récompense morale de la part d'autrui ou d'eux-mêmes : remerciement, éloge, ou simplement satisfaction de soi. C'est là un des pires facteurs de dépression morale dans l'industrie moderne; je l'éprouvais tous les jours, et beaucoup, j'en suis sûre, sont comme moi. (J'ajouterai d'ailleurs ce point à mon petit questionnaire, si vous l'utilisez.)

Vous pouvez vous demander quelles formes concrètes de collaboration j'imagine. Je n'ai encore que quelques ébauches d'idées à ce sujet; mais j'ai quelque confiance qu'on pourrait concevoir quelque chose de plus complet en étudiant concrètement la question.

Je n'ai plus qu'à vous laisser à vos propres réflexions. Vous avez un temps pour ainsi dire illimité pour décider — si toutefois quelque guerre ou quelque dictature « totalitaire » ne vient pas un de ces jours ôter à tous presque tout pouvoir de décision en tout domaine...

Je ne suis pas sans remords à votre sujet. Au cas, après tout probable, où nos échanges de vues resteraient sans effet, je n'aurais rien fait d'autre que vous communiquer des préoccupations douloureuses. Cette pensée me fait de la peine. Vous êtes relativement heureux, et le bonheur est pour moi quelque chose de précieux et digne de respect. Je ne désire pas communiquer inutilement autour de moi l'amertume ineffaçable que mon expérience m'a laissée.

Veillez croire à mes sentiments les meilleurs.

S. WEIL.

P.-S. — Il y a un point que je m'en veux d'avoir oublié à notre dernière entrevue; je le note seulement pour

mis à l'arbitraire : charges de famille, ancienneté, tirage au sort, ou combinaison des trois ? Cela comporterait peut-être de graves inconvénients, je n'en sais rien ; mais je vous supplie de considérer quels avantages moraux en résulteraient pour ces malheureux, placés dans une si douloureuse insécurité par la faute du gouvernement français.

Voyez-vous, ce n'est pas la subordination en elle-même qui me choque, mais certaines formes de subordination comportant des conséquences moralement intolérables. Par exemple, quand les circonstances sont telles que la subordination implique non seulement la nécessité d'obéir, mais aussi le souci constant de ne pas déplaire, cela me paraît dur à supporter. — D'un autre côté, je ne puis accepter les formes de subordination où l'intelligence, l'ingéniosité, la volonté, la conscience professionnelle n'ont à intervenir que dans l'élaboration des ordres par le chef, et où l'exécution exige seulement une soumission passive dans laquelle ni l'esprit ni le cœur n'ont part ; de sorte que le subordonné joue presque le rôle d'une chose maniée par l'intelligence d'autrui. Telle était ma situation comme ouvrière.

Au contraire quand les ordres confèrent une responsabilité à celui qui les exécute, exigent de sa part les vertus de courage, de volonté, de conscience et d'intelligence qui définissent la valeur humaine, impliquent une certaine confiance mutuelle entre le chef et le subordonné, et ne comportent que dans une faible mesure un pouvoir arbitraire entre les mains du chef, la subordination est une chose belle et honorable.

Soit dit en passant, j'aurais été reconnaissante à un chef qui aurait bien voulu m'assigner un jour quelque tâche, même pénible, malpropre, dangereuse et mal rétribuée, mais qui aurait impliqué de sa part une certaine confiance en moi ; et j'aurais obéi, ce jour-là, de tout mon cœur. Et je suis sûre que beaucoup d'ouvriers sont comme moi. Il y a là une ressource morale qu'on n'utilise pas.

Mais assez là-dessus. Je vous écrirai le plus tôt que je pourrai quelle journée je compte passer à R. Il m'est impossible de vous dire combien je vous sais gré des facilités que vous me procurez pour comprendre ce que c'est qu'une usine.

Bien cordialement.

S. WEIL.

## LA VIE ET LA GRÈVE DES OUVRIÈRES MÉTALLOS \* (SUR LE TAS)

(10 juin 1936)

Enfin, on respire! C'est la grève chez les métallos. Le public qui voit tout ça de loin ne comprend guère. Qu'est-ce que c'est? Un mouvement révolutionnaire? Mais tout est calme. Un mouvement revendicatif? Mais pourquoi si profond, si général, si fort, et si soudain?

Quand on a certaines images enfoncées dans l'esprit, dans le cœur, dans la chair elle-même, on comprend. On comprend tout de suite. Je n'ai qu'à laisser affluer les souvenirs.

Un atelier, quelque part dans la banlieue, un jour de printemps, pendant ces premières chaleurs si accablantes pour ceux qui peignent. L'air est lourd d'odeurs de peinture et de vernis. C'est ma première journée dans cette usine. Elle m'avait parue accueillante, la veille : au bout de toute une journée passée à arpenter les rues, à présenter des certificats inutiles, enfin ce bureau d'embauche avait bien voulu de moi. Comment se défendre, au premier instant, d'un sentiment de reconnaissance? Me voici sur une machine. Compter cinquante pièces... les placer une à une sur la machine, d'un côté, pas de l'autre... manier à chaque fois un levier... ôter la pièce... en mettre une autre... encore une autre... compter encore... Je ne vais pas assez vite. La fatigue se fait déjà sentir. Il faut forcer, empêcher qu'un instant d'arrêt sépare un mouvement du mouvement suivant. Plus vite, encore plus vite! Allons bon! Voilà une pièce que j'ai mise du mauvais côté. Qui sait si c'est la première? Il faut faire attention. Cette pièce est bien placée. Celle-là aussi. Combien est-ce

\* Article paru sous le pseudonyme de S. Galois dans la *Révolution prolétarienne* du 10 juin 1936 et dans les *Cahiers de « Terre Libre »* du 15 juillet 1936.

que j'en ai fait 'les dernières dix minutes? Je ne vais pas assez vite. Je force encore. Peu à peu, la monotonie de la tâche m'entraîne à rêver. Pendant quelques instants, je pense à bien des choses. Réveil brusque : combien est-ce que j'en fais? Ça ne doit pas être assez. Ne pas rêver. Forcer encore. Si seulement je savais combien il faut en faire! Je regarde autour de moi. Personne ne lève la tête, jamais. Personne ne sourit. Personne ne dit un mot. Comme on est seul! Je fais 400 pièces à l'heure. Savoir si c'est assez? Pourvu que je tienne à cette cadence, au moins... La sonnerie de midi, enfin. Tout le monde se précipite à la pendule de pointage, au vestiaire, hors de l'usine. Il faut aller manger. J'ai encore un peu d'argent, heureusement. Mais il faut faire attention. Qui sait si on va me garder ici? Si je ne chômerai pas encore des jours et des jours? Il faut aller dans un de ces restaurants sordides qui entourent les usines. Ils sont chers, d'ailleurs. Certains plats semblent assez tentants, mais ce sont d'autres qu'il faut choisir, les meilleur marché. Manger coûte un effort encore. Ce repas n'est pas une détente. Quelle heure est-il? Il reste quelques moments pour flâner. Mais sans s'écarter trop : pointer une minute en retard, c'est travailler une heure sans salaire. L'heure avance. Il faut rentrer. Voici ma machine. Voici mes pièces. Il faut recommencer. Aller vite... Je me sens défaillir de fatigue et d'écoeurement. Quelle heure est-il? Encore deux heures avant la sortie. Comment est-ce que je vais pouvoir tenir? Voilà que le contremaître s'approche. « Combien en faites-vous? 400 à l'heure? Il en faut 800. Sans quoi je ne vous garderai pas. Si à partir de maintenant vous en faites 800, je consentirai peut-être à vous garder. » Il parle sans élever la voix. Pourquoi élèverait-il la voix, quand d'un mot il peut provoquer tant d'angoisse? Que répondre? « Je tâcherai. » Forcer. Forcer encore. Vaincre à chaque seconde ce dégoût, cet écoeurement qui paralysent. Plus vite. Il s'agit de doubler la cadence. Combien en ai-je fait, au bout d'une heure? 600. Plus vite. Combien, au bout de cette dernière heure? 650. La sonnerie. Pointer, s'habiller, sortir de l'usine, le corps vidé de toute énergie vitale, l'esprit vide de pensée, le cœur submergé de dégoût, de rage muette, et par-dessus tout cela d'un sentiment d'impuissance et de soumission. Car le seul espoir pour le lendemain, c'est qu'on veuille bien me laisser passer encore une pareille journée. Quant aux jours qui suivront, c'est trop loin. L'imagina-

bien sagement, recommencer à arpenter les rues, à stationner devant les bureaux d'embauche, et, à mesure que les semaines s'écoulent, sentir croître, au creux de l'estomac, une sensation qui s'installe en permanence et dont il est impossible de dire dans quelle mesure c'est de l'angoisse et dans quelle mesure de la faim.

Quoi encore? Un vestiaire d'usine, au cours d'une semaine rigoureuse d'hiver. Le vestiaire n'est pas chauffé. On entre là dedans, quelquefois juste après avoir travaillé devant un four. On a un mouvement de recul, comme devant un bain froid. Mais il faut entrer. Il faut passer là dix minutes. Il faut mettre dans l'eau glacée des mains couvertes de coupures, où la chair est à vif, il faut les frotter vigoureusement avec de la sciure de bois pour ôter un peu l'huile et la poussière noire. Deux fois par jour. Bien sûr, on supporterait des souffrances encore plus pénibles, mais celles-là sont si inutiles! Se plaindre à la direction? Personne n'y songe un seul instant. « Ils se foutent bien de nous. » C'est vrai ou ce n'est pas vrai — mais en tout cas c'est bien l'impression qu'ils nous donnent. On ne veut pas risquer de se faire rembarquer. Plutôt souffrir tout cela en silence. C'est encore moins douloureux.

Des conversations, à l'usine. Un jour, une ouvrière amène au vestiaire un gosse de neuf ans. Les plaisanteries fusent. « Tu l'amènes travailler? » Elle répond : « Je voudrais bien qu'il puisse travailler. » Elle a deux gosses et un mari malade à sa charge. Elle gagne bien de 3 à 4 francs de l'heure. Elle aspire au moment où enfin ce gosse pourra être enfermé à longueur de journée dans une usine pour rapporter quelques sous. Une autre, bonne camarade et affectueuse, qu'on interroge sur sa famille. « Vous avez des gosses? — Non, heureusement. C'est-à-dire, j'en avais un, mais il est mort. » Elle parle d'un mari malade qu'elle a eu huit ans à sa charge. « Il est mort, heureusement. » C'est beau, les sentiments, mais la vie est trop dure...

Des scènes de paie. On défile comme un troupeau, devant le guichet, sous l'œil des contremaîtres. On ne sait pas ce qu'on touchera : il y aurait toujours à faire des calculs tellement compliqués que personne ne s'en sort, et il y a souvent de l'arbitraire. Impossible de se défendre du sentiment que ce peu d'argent qu'on vous passe à travers le guichet est une aumône.

La faim. Quand on gagne 3 francs de l'heure, ou même 4 francs, ou même un peu plus, il suffit d'un coup dur, une interruption de travail, une blessure, pour devoir pendant une semaine ou plus travailler en subissant la faim. Pas la sous-alimentation, qui peut, elle, se produire en permanence, même sans coup dur — la faim. La faim jointe à un dur travail physique, c'est une sensation poignante. Il faut travailler aussi vite que d'habitude, sans quoi on ne mangera pas encore assez la semaine suivante. Et par-dessus le marché, on risque de se faire engueuler pour production insuffisante. Peut-être renvoyer. Ce ne sera pas une excuse de dire qu'on a faim. On a faim, mais il faut quand même satisfaire les exigences de ces gens par qui on peut en un instant être condamné à avoir encore plus faim. Quand on n'en peut plus, on n'a qu'à forcer. Toujours forcer. En sortant de l'usine, rentrer aussitôt chez soi pour éviter la tentation de dîner, et attendre l'heure du sommeil, qui d'ailleurs sera troublé parce que même la nuit on a faim. Le lendemain, forcer encore. Tous ces efforts, ils auront leur contre partie : les quelques billets, les quelques pièces qu'on recevra au travers d'un guichet. Que demander d'autre? On n'a droit à rien d'autre. On est là pour obéir et se taire. On est au monde pour obéir et se taire.

Compter sous par sous. Pendant huit heures de travail, on compte sous par sous. Combien de sous rapporteront ces pièces? Qu'est-ce que j'ai gagné cette heure-ci? Et l'heure suivante? En sortant de l'usine, on compte encore sous par sous. On a un tel besoin de détente que toutes les boutiques attirent. Est-ce que je peux prendre un café? Mais ça coûte dix sous. J'en ai déjà pris un hier. Il me reste tant de sous pour la quinzaine. Et ces cerises? Elles coûtent tant de sous. On fait son marché : combien coûtent les pommes de terre, ici? Deux cents mètres plus loin, elles coûtent deux sous de moins. Il faut imposer ces deux cents mètres à un corps qui se refuse à marcher. Les sous deviennent une obsession. Jamais, à cause d'eux, on ne peut oublier la contrainte de l'usine. Jamais on ne se détend. Ou, si on fait une folie — une folie à l'échelle de quelques francs — on subira la faim. Il ne faut pas que ça arrive souvent : on finirait par travailler moins vite, et par un cercle impitoyable la faim engendrerait encore plus de faim. Il ne faut pas se faire prendre par ce cercle. Il mène à l'épuisement, à la maladie, à la mort. Car quand

une place que des centaines de chômeurs prendraient volontiers. Mais pour oser se plaindre, il faut véritablement qu'on n'en puisse plus. Et c'est ça la pire angoisse, l'angoisse de sentir qu'on s'épuise ou qu'on vieillit, que bientôt on n'en pourra plus. Demander un poste moins dur? Il faudrait avouer qu'on ne peut plus occuper celui où on est. On risquerait d'être jeté à la porte. Il faut serrer les dents. Tenir. Comme un nageur sur l'eau. Seulement avec la perspective de nager toujours, jusqu'à la mort. Pas de barque par laquelle on puisse être recueilli. Si on s'enfonce lentement, si on coule, personne au monde ne s'en apercevra seulement. Qu'est-ce qu'on est? Une unité dans les effectifs du travail. On ne compte pas. A peine si on existe.

La contrainte. Ne jamais rien faire, même dans le détail, qui constitue une initiative. Chaque geste est simplement l'exécution d'un ordre. En tout cas pour les manœuvres spécialisés. Sur une machine, pour une série de pièces, cinq ou six mouvements simples sont indiqués, qu'il faut seulement répéter à toute allure. Jusqu'à quand? Jusqu'à ce qu'on reçoive l'ordre de faire autre chose. Combien durera cette série de pièces? Jusqu'à ce que le chef donne une autre série. Combien de temps restera-t-on sur cette machine? Jusqu'à ce que le chef donne ordre d'aller sur une autre. On est à tout instant dans le cas de recevoir un ordre. On est une chose livrée à la volonté d'autrui. Comme ce n'est pas naturel à un homme de devenir une chose, et comme il n'y a pas de contrainte tangible, pas de fouet, pas de chaînes, il faut se plier soi-même à cette passivité. Comme on aimerait pouvoir laisser son âme dans la case où on met le carton de pointage, et la reprendre à la sortie! Mais on ne peut pas. Son âme, on l'emporte à l'atelier. Il faut tout le temps la faire taire. A la sortie, souvent on ne l'a plus, parce qu'on est trop fatigué. Ou si on l'a encore, quelle douleur, le soir venu, de se rendre compte de ce qu'on a été huit heures durant ce jour-là, et de ce qu'on sera huit heures encore le lendemain, et le lendemain du lendemain...

Quoi encore? L'importance extraordinaire que prend la bienveillance ou l'hostilité des supérieurs immédiats, régleurs, chef d'équipe, contremaître, ceux qui donnent à leur gré le « bon » ou le « mauvais » boulot, qui peuvent à leur gré aider ou engueuler dans les coups durs. La nécessité perpétuelle de ne pas déplaire. La nécessité de

répondre aux paroles brutales sans aucune nuance de mauvaise humeur, et même avec déférence, s'il s'agit d'un contremaître. Quoi encore? Le « mauvais boulot », mal chronométré, sur lequel on se crève pour ne pas « couler » le bon, parce qu'on risquerait de se faire engueuler pour vitesse insuffisante; ce n'est jamais le chronométré qui a tort. Et si ça se produisait trop souvent, on risquerait le renvoi. Et tout en se crevant, on ne gagne à peu près rien, justement parce que c'est du « mauvais boulot ». Quoi encore? Mais ça suffit. Ça suffit pour montrer ce qu'est une vie pareille, et que si on s'y soumet, c'est, comme dit Homère au sujet des esclaves, « bien malgré soi, sous la pression d'une dure nécessité ».

\* \* \*

Dès qu'on a senti la pression s'affaiblir, immédiatement les souffrances, les humiliations, les rancœurs, les amertumes silencieusement amassées pendant des années ont constitué une force suffisante pour desserrer l'étreinte. C'est toute l'histoire de la grève. Il n'y a rien d'autre.

Des bourgeois intelligents ont cru que la grève avait été provoquée par les communistes pour gêner le nouveau gouvernement. J'ai entendu moi-même un ouvrier intelligent dire qu'au début la grève avait sans doute été provoquée par les patrons pour gêner ce même gouvernement. Cette rencontre est drôle. Mais aucune provocation n'était nécessaire. On pliait sous le joug. Dès que le joug s'est desserré, on a relevé la tête. Un point c'est tout.

Comment est-ce que ça c'est passé? Oh! bien simplement. L'unité syndicale n'a pas constitué un facteur décisif. Bien sûr, c'est un gros atout, mais qui joue dans d'autres corporations beaucoup plus que pour les métallos de la région parisienne, parmi lesquels on ne comptait, il y a un an, que quelques milliers de syndiqués. Le facteur décisif, il faut le dire, c'est le gouvernement du Front populaire. D'abord, on peut enfin — enfin! — faire une grève sans police, sans gardes mobiles. Mais ça, ça joue pour toutes les corporations. Ce qui compte surtout, c'est que les usines de mécanique travaillent presque toutes pour l'Etat, et dépendent de lui pour boucler le budget. Cela, chaque ouvrier le sait. Chaque ouvrier, en voyant arriver au pouvoir le parti socialiste, a eu le sentiment que, devant le patron, il n'était plus le plus faible. La réaction a été immédiate.

Pourquoi les ouvriers n'ont-ils pas attendu la formation du nouveau gouvernement? Il ne faut pas, à mon avis, chercher là-dessous des manœuvres machiavéliques. Nous ne devons pas non plus, nous autres, nous hâter de conclure que la classe ouvrière se méfie des partis ou du pouvoir d'Etat. Nous aurions, par la suite, de sérieuses désillusions. Bien sûr, il est réconfortant de constater que les ouvriers aiment encore mieux faire leurs propres affaires que de les confier au gouvernement. Mais ce n'est pas, je crois, cet état d'esprit qui a déterminé la grève. Non. En premier lieu on n'a pas eu la force d'attendre. Tous ceux qui ont souffert savent que lorsqu'on croit qu'on va être délivré d'une souffrance trop longue et trop dure, les derniers jours d'attente sont intolérables. Mais le facteur essentiel est ailleurs. Le public, et les patrons, et Léon Blum lui-même, et tous ceux qui sont étrangers à cette vie d'esclave sont incapables de comprendre ce qui a été décisif dans cette affaire. C'est que dans ce mouvement il s'agit de bien autre chose que de telle ou telle revendication particulière, si importante soit-elle. Si le gouvernement avait pu obtenir pleine et entière satisfaction par de simples pourparlers, on aurait été bien moins content. Il s'agit, après avoir toujours plié, tout subi, tout encaissé en silence pendant des mois et des années, d'oser enfin se redresser. Se tenir debout. Prendre la parole à son tour. Se sentir des hommes, pendant quelques jours. Indépendamment des revendications, cette grève est en elle-même une joie. Une joie pure. Une joie sans mélange.

Oui, une joie. J'ai été voir les copains dans une usine où j'ai travaillé il y a quelques mois. J'ai passé quelques heures avec eux. Joie de pénétrer dans l'usine avec l'autorisation souriante d'un ouvrier qui garde la porte. Joie de trouver tant de sourires, tant de paroles d'accueil fraternel. Comme on se sent entre camarades dans ces ateliers où, quand j'y travaillais, chacun se sentait tellement seul sur sa machine! Joie de parcourir librement ces ateliers où on était rivé sur sa machine, de former des groupes, de causer, de casser la croûte. Joie d'entendre, au lieu du fracas impitoyable des machines, symbole si frappant de la dure nécessité sous laquelle on pliait, de la musique, des chants et des rires. On se promène parmi ces machines auxquelles on a donné pendant tant et tant d'heures le meilleur de sa substance vitale, et elles se taisent, elles ne coupent plus de doigts, elles ne font plus de mal. Joie de

passer devant les chefs la tête haute. On cesse enfin d'avoir besoin de lutter à tout instant, pour conserver sa dignité à ses propres yeux, contre une tendance presque invincible à se soumettre corps et âme. Joie de voir les chefs se faire familiers par force, serrer des mains, renoncer complètement à donner des ordres. Joie de les voir attendre docilement leur tour pour avoir le bon de sortie que le comité de grève consent à leur accorder. Joie de dire ce qu'on a sur le cœur à tout le monde, chefs et camarades, sur ces lieux où deux ouvriers pouvaient travailler des mois côte à côte sans qu'aucun des deux sache ce que pensait le voisin. Joie de vivre, parmi ces machines muettes, au rythme de la vie humaine — le rythme qui correspond à la respiration, aux battements du cœur, aux mouvements naturels de l'organisme humain — et non à la cadence imposée par le chronométréur. Bien sûr, cette vie si dure recommencera dans quelques jours. Mais on n'y pense pas, on est comme les soldats en permission pendant la guerre. Et puis, quoi qu'il puisse arriver par la suite, on aura toujours eu ça. Enfin, pour la première fois, et pour toujours, il flottera autour de ces lourdes machines d'autres souvenirs que le silence, la contrainte, la soumission. Des souvenirs qui mettront un peu de fierté au cœur, qui laisseront un peu de chaleur humaine sur tout ce métal.

On se détend complètement. On n'a pas cette énergie farouchement tendue, cette résolution mêlée d'angoisse si souvent observée dans les grèves. On est résolu, bien sûr, mais sans angoisse. On est heureux. On chante, mais pas l'*Internationale*, pas la *Jeune Garde*; on chante des chansons, tout simplement, et c'est très bien. Quelques-uns font des plaisanteries, dont on rit pour le plaisir de s'entendre rire. On n'est pas méchant. Bien sûr, on est heureux de faire sentir aux chefs qu'ils ne sont pas les plus forts. C'est bien leur tour. Ça leur fait du bien. Mais on n'est pas cruel. On est bien trop content. On est sûr que les patrons céderont. On croit qu'il y aura un nouveau coup dur au bout de quelques mois, mais on est prêt. On se dit que si certains patrons ferment leurs usines, l'Etat les reprendra. On ne se demande pas un instant s'il pourra les faire fonctionner aux conditions désirées. Pour tout Français, l'Etat est une source de richesse inépuisable. L'idée de négocier avec les patrons, d'obtenir des compromis, ne vient à personne. On veut avoir ce qu'on demande. On veut l'avoir parce que les choses qu'on demande, on les désire, mais



Les choses jouent le rôle des hommes, les hommes jouent le rôle des choses; c'est la racine du mal. Il y a beaucoup de situations différentes dans une usine; l'ajusteur qui, dans un atelier d'outillage, fabrique, par exemple, des matrices de presses, merveilles d'ingéniosité, longues à façonner, toujours différentes, celui-là ne perd rien en entrant dans l'usine; mais ce cas est rare. Nombreux au contraire dans les grandes usines et même dans beaucoup de petites sont ceux ou celles qui exécutent à toute allure, par ordre, cinq ou six gestes simples indéfiniment répétés, un par seconde environ, sans autre répit que quelques courses anxieuses pour chercher une caisse, un régleur, d'autres pièces, jusqu'à la seconde précise où un chef vient en quelque sorte les prendre comme des objets pour les mettre devant une autre machine; ils y resteront jusqu'à ce qu'on les mette ailleurs. Ceux-là sont des choses autant qu'un être humain peut l'être, mais des choses qui n'ont pas licence de perdre conscience, puisqu'il faut toujours pouvoir faire face à l'imprévu. La succession de leurs gestes n'est pas désignée, dans le langage de l'usine, par le mot de rythme, mais par celui de cadence, et c'est juste, car cette succession est le contraire d'un rythme. Toutes les suites de mouvements qui participent au beau et s'accomplissent sans dégrader enferment des instants d'arrêt, brefs comme l'éclair, qui constituent le secret du rythme et donnent au spectateur, à travers même l'extrême rapidité, l'impression de la lenteur. Le coureur à pied, au moment qu'il dépasse un record mondial, semble glisser lentement, tandis qu'on voit les coureurs médiocres se hâter loin derrière lui; plus un paysan fauche vite et bien, plus ceux qui le regardent sentent que, comme on dit si justement, il prend tout son temps. Au contraire, le spectacle de manœuvres sur machines est presque toujours celui d'une précipitation misérable d'où toute grâce et toute dignité sont absentes. Il est naturel à l'homme et il lui convient de s'arrêter quand il a fait quelque chose, fût-ce l'espace d'un éclair, pour en prendre conscience, comme Dieu dans la Genèse; cet éclair de pensée, d'immobilité et d'équilibre, c'est ce qu'il faut apprendre à supprimer entièrement dans l'usine, quand on y travaille. Les manœuvres sur machines n'atteignent la cadence exigée que si les gestes d'une seconde se succèdent d'une manière ininterrompue et presque comme le tic-tac d'une horloge, sans rien qui marque jamais que quelque chose est fini et

qu'autre chose commence. Ce tic-tac dont on ne peut supporter d'écouter longtemps la morne monotonie, eux doivent presque le reproduire avec leur corps. Cet enchaînement ininterrompu tend à plonger dans une espèce de sommeil, mais il faut le supporter sans dormir. Ce n'est pas seulement un supplice; s'il n'en résultait que de la souffrance, le mal serait moindre qu'il n'est. Toute action humaine exige un mobile qui fournisse l'énergie nécessaire pour l'accomplir, et elle est bonne ou mauvaise selon que le mobile est élevé ou bas. Pour se plier à la passivité épuisante qu'exige l'usine, il faut chercher des mobiles en soi-même, car il n'y a pas de fouets, pas de chaînes; des fouets, des chaînes rendraient peut-être la transformation plus facile. Les conditions mêmes du travail empêchent que puissent intervenir d'autres mobiles que la crainte des réprimandes et du renvoi, le désir avide d'accumuler des sous, et, dans une certaine mesure, le goût des records de vitesse. Tout concourt pour rappeler ces mobiles à la pensée et les transformer en obsessions; il n'est jamais fait appel à rien de plus élevé; d'ailleurs ils doivent devenir obsédants pour être assez efficaces. En même temps que ces mobiles occupent l'âme, la pensée se rétracte sur un point du temps pour éviter la souffrance, et la conscience s'éteint autant que les nécessités du travail le permettent. Une force presque irrésistible, comparable à la pesanteur, empêche alors de sentir la présence d'autres êtres humains qui peinent eux aussi tout près; il est presque impossible de ne pas devenir indifférent et brutal comme le système dans lequel on est pris; et réciproquement la brutalité du système est reflétée et rendue sensible par les gestes, les regards, les paroles de ceux qu'on a autour de soi. Après une journée ainsi passée, un ouvrier n'a qu'une plainte, plainte qui ne parvient pas aux oreilles des hommes étrangers à cette condition et ne leur dirait rien si elle y parvenait; il a trouvé le temps long.

Le temps lui a été long et il a vécu dans l'exil. Il a passé sa journée dans un lieu où il n'était pas chez lui; les machines et les pièces à usiner y sont chez elles, et il n'y est admis que pour approcher les pièces des machines. On ne s'occupe que d'elles, pas de lui; d'autres fois on s'occupe trop de lui et pas assez d'elles, car il n'est pas rare de voir un atelier où les chefs sont occupés à harceler ouvriers et ouvrières, veillant à ce qu'ils ne lèvent pas la tête même le temps d'échanger un regard, pendant que

toujours pour effet de créer des zones interdites où la pensée ne s'aventure pas et qui sont couvertes soit de silence soit de mensonge. Quand les malheureux se plaignent, ils se plaignent presque toujours à faux, sans évoquer leur véritable malheur; et d'ailleurs, dans le cas du malheur profond et permanent, une très forte pudeur arrête les plaintes. Ainsi chaque condition malheureuse parmi les hommes crée une zone de silence où les êtres humains se trouvent enfermés comme dans une île. Qui sort de l'île ne tourne pas la tête. Les exceptions, presque toujours, sont seulement apparentes. Par exemple, la même distance, la plupart du temps, malgré l'apparence contraire, sépare des ouvriers l'ouvrier devenu patron et l'ouvrier devenu, dans les syndicats, militant professionnel.

Si quelqu'un, venu du dehors, pénètre dans une de ces îles et se soumet volontairement au malheur, pour un temps limité, mais assez long pour s'en pénétrer, et s'il raconte ensuite ce qu'on y éprouve, on pourra facilement contester la valeur de son témoignage. On dira qu'il a éprouvé autre chose que ceux qui sont là d'une manière permanente. On aura raison s'il s'est livré seulement à l'introspection; de même s'il a seulement observé. Mais si, étant parvenu à oublier qu'il vient d'ailleurs, retournera ailleurs, et se trouve là seulement pour un voyage, il compare continuellement ce qu'il éprouve pour lui-même à ce qu'il lit sur les visages, dans les yeux, les gestes, les attitudes, les paroles, dans les événements petits et grands, il se crée en lui un sentiment de certitude, malheureusement difficile à communiquer. Les visages contractés par l'angoisse de la journée à traverser et les yeux douloureux dans le métro du matin; la fatigue profonde, essentielle, la fatigue d'âme encore plus que de corps, qui marque les attitudes, les regards et le pli des lèvres, le soir, à la sortie; les regards et les attitudes de bêtes en cage, quand une usine, après la fermeture annuelle de dix jours, vient de rouvrir pour une interminable année; la brutalité diffuse et qu'on rencontre presque partout; l'importance attachée par presque tous à des détails petits par eux-mêmes, mais douloureux par leur signification symbolique, tels que l'obligation de présenter une carte d'identité en entrant; les vantardises pitoyables échangées parmi les troupes massés devant la porte des bureaux d'embauche, et qui, par opposition, évoquent tant d'humiliations réelles; les paroles incroyablement douloureuses

qui s'échappent parfois, comme par inadvertance, des lèvres d'hommes et de femmes semblables à tous les autres; la haine et le dégoût de l'usine, du lieu du travail, que les paroles et les actes font si souvent apparaître, qui jette son ombre sur la camaraderie et pousse ouvriers et ouvrières, dès qu'ils sortent, à se hâter chacun chez soi presque sans échanger une parole; la joie, pendant l'occupation des usines, de posséder l'usine par la pensée, d'en parcourir les parties, la fierté toute nouvelle de la montrer aux siens et de leur expliquer où on travaille, joie et fierté fugitives qui exprimaient par contraste d'une manière si poignante les douleurs permanentes de la pensée clouée; tous les remous de la classe ouvrière, si mystérieux aux spectateurs, en réalité si aisés à comprendre; comment ne pas se fier à tous ces signes, lorsqu'en même temps qu'on les lit autour de soi on éprouve en soi-même tous les sentiments correspondants?

L'usine devrait être un lieu de joie, un lieu où, même s'il est inévitable que le corps et l'âme souffrent, l'âme puisse aussi pourtant goûter des joies, se nourrir de joies. Il faudrait pour cela y changer, en un sens peu de choses, en un sens beaucoup. Tous les systèmes de réforme ou de transformation sociale portent à faux; s'ils étaient réalisés, ils laisseraient le mal intact; ils visent à changer trop et trop peu, trop peu ce qui est la cause du mal, trop les circonstances qui y sont étrangères. Certains annoncent une diminution, d'ailleurs ridiculement exagérée, de la durée du travail; mais faire du peuple une masse d'oisifs qui seraient esclaves deux heures par jour n'est ni souhaitable, quand ce serait possible, ni moralement possible, quand ce serait possible matériellement. Nul n'accepterait d'être esclave deux heures; l'esclavage, pour être accepté, doit durer assez chaque jour pour briser quelque chose dans l'homme. S'il y a un remède possible, il est d'un autre ordre et plus difficile à concevoir. Il exige un effort d'invention. Il faut changer la nature des stimulants du travail, diminuer ou abolir les causes de dégoût, transformer le rapport de chaque ouvrier avec le fonctionnement de l'ensemble de l'usine, le rapport de l'ouvrier avec la machine, et la manière dont le temps s'écoule dans le travail.

Il n'est pas bon, ni que le chômage soit comme un cauchemar sans issue, ni que le travail soit récompensé

prise. Bien entendu, le problème se pose différemment pour chaque usine, chaque fabrication, et on peut trouver selon les cas particuliers, des méthodes infiniment variées pour stimuler et satisfaire la curiosité des travailleurs à l'égard de leur travail. Il n'y faut pas un grand effort d'imagination, à condition de concevoir clairement le but, qui est de déchirer le voile que met l'argent entre le travailleur et le travail. Les ouvriers croient, de cette espèce de croyance qui ne s'exprime pas en paroles, qui serait absurde ainsi exprimée, mais qui imprègne tous les sentiments, que leur peine se transforme en argent dont une petite part leur revient et dont une grosse part va au patron. Il faut leur faire comprendre, non pas avec cette partie superficielle de l'intelligence que nous appliquons aux vérités évidentes — car de cette manière ils le comprennent déjà — mais avec toute l'âme et pour ainsi dire avec le corps lui-même, dans tous les moments de leur peine, qu'ils fabriquent des objets qui sont appelés par des besoins sociaux, et qu'ils ont un droit limité, mais réel, à en être fiers.

Il est vrai qu'ils ne fabriquent pas véritablement des objets tant qu'ils se bornent à répéter longtemps une combinaison de cinq ou six gestes simples toujours identique à elle-même. Cela ne doit plus être. Tant qu'il en sera ainsi, et quoi qu'on fasse, il y aura toujours au cœur de la vie sociale un prolétariat avili et haineux. Il est vrai que certains êtres humains, mentalement arriérés, sont naturellement aptes à ce genre de travail; mais il n'est pas vrai que leur nombre soit égal à celui des êtres humains qui en fait travaillent ainsi, et il s'en faut de très loin. La preuve en est que sur cent enfants nés dans des familles bourgeoises la proportion de ceux qui, une fois hommes, ne font que des tâches machinales est bien moindre que pour cent enfants d'ouvriers, quoique la répartition des aptitudes soit en moyenne vraisemblablement la même. Le remède n'est pas difficile à trouver, du moins dans une période normale où le métal ne manque pas. Toutes les fois qu'une fabrication exige la répétition d'une combinaison d'un petit nombre de mouvements simples, ces mouvements peuvent être accomplis par une machine automatique, et cela sans aucune exception. On emploie de préférence un homme parce que l'homme est une machine qui obéit à la voix et qu'il suffit à un homme de recevoir un ordre pour substituer en un moment telle

## TABLE

	Pages
AVANT-PROPOS. . . . .	7
Trois lettres à M <sup>me</sup> Albertine Thévenon (1934-1935) . .	15
Lettre à une élève (1934). . . . .	23
Lettre à Boris Souvarine (1935) . . . . .	29
Fragment de lettre à X. (1933-1934?) . . . . .	33
Journal d'Usine (1934-1935). . . . .	35
Fragments . . . . .	109
Lettres à un ingénieur directeur d'usine (Bourges, jan- vier-juin 1936). . . . .	125
La vie et la grève des ouvrières métallos (Sur le tas) (10 juin 1936). . . . .	161
Lettre ouverte à un Syndiqué (après juin 1936). . . . .	175
Lettres à Auguste Detœuf (1936-1937) . . . . .	181
Remarques sur les enseignements à tirer des conflits du Nord (1936-1937?) . . . . .	197
Principes d'un projet pour un régime intérieur nouveau dans les entreprises industrielles (1936-1937?) . . . . .	207
La rationalisation (23 février 1937). . . . .	215
La condition ouvrière (30 septembre 1937) . . . . .	233
Expérience de la vie d'usine (Marseille, 1941-1942). . .	241
Condition première d'un travail non servile (Marseille, 1941-1942) . . . . .	261

- p. 16: Troisième & dernière - un grand trou 20
- p. 20: Dignité - Contrainte 51, 107, 136, 137.
- p. 30: Suffrance individuelle
- p. 52: Seul avec son trépas = un seul 78, 106, 122, 162  
252
- p. 80: Egalité complète: 142
- p. 86: Esclavage = Quatre, 92, 106, 124, 138, 141, 153
- p. 113: Trépas - vie: 124, 137, 248.
- p. 115: trépas - produit 255
- 126: Nécessité 126, 139, 146
- 132: Autre - celle 165, 167,
- 140: Deux. 144, 146, 169,

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH  
MAYENNE

(2228)

LE 12 SEPTEMBRE 1951

N° d'éd. : 2.611. Dép. lég. : 3<sup>e</sup> trim. 1951

Imprimé en France